
ABBÉ GASTON COURTOIS
SAINT JEAN BOSCO
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
10
Robert Rigot

AVANT-PROPOS

LES Saints ne l'ont pas été du jour au lendemain, et il ne faut pas croire que lorsqu'ils étaient petits, ils étaient sans défauts. C'est même une chose bien réconfortante de voir que des enfants qui, plus tard, sont devenus des Saints, ont été tout à fait comme nous, et ont eu à surmonter bien des difficultés, à commencer par celle qui consiste à se vaincre soi-même.

Saint Jean Bosco est un saint comme cela.

Étant petit, il avait un caractère difficile, parfois violent. Mais, grâce à une très grande dévotion envers la Très Sainte Vierge Marie, il apprit peu à peu à se dominer.

Cœur ardent et généreux, admirablement éduqué par "maman Marguerite" qui savait allier la fermeté à la douceur, il fit de rapides progrès.

Très vite, il eut le désir de faire du bien à ses

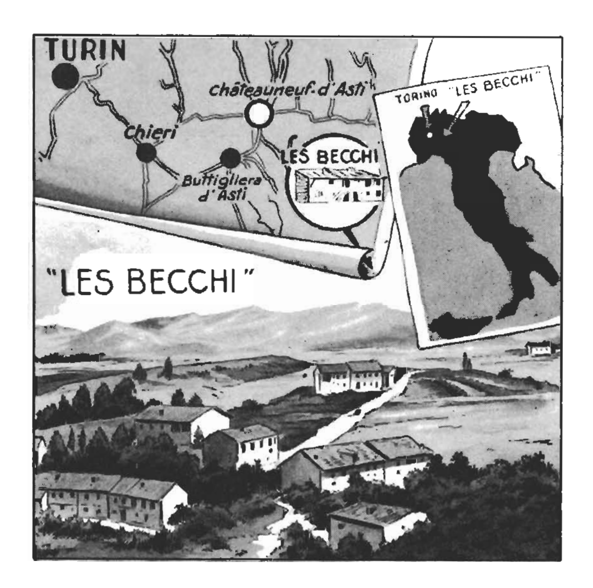
camarades, et il prit tellement goût à ce métier-là qu'il voulut devenir prêtre.

Les difficultés s'amoncelèrent : persécution violente et brutale de son frère aîné Antoine, mort prématurée du prêtre qui avait accepté de lui donner des leçons, misère grandissante l'obligeant à faire trente-six métiers. Mais Jean Bosco savait que les difficultés sont faites pour être vaincues ; il travaillait le jour, mais étudiait la nuit et, finalement, il eut le grand bonheur de devenir prêtre.

Tu crois peut-être qu'une fois prêtre, il sera tranquille. Lis ce livre et tu verras tous les ennuis qu'il a eus : combien de fois son premier patronage dut déménager, comment des ennemis de tout genre cherchaient à lui mettre "des bâtons dans les roues" ; mais Don Bosco gardait le calme et le sourire et, avec son admirable ténacité, venait à bout de tous les obstacles.

Des difficultés t'attendent, toi aussi, dans la vie, mais la lecture de ce livre te prouvera une fois de plus qu'avec la grâce du Bon Dieu et la protection de notre douce Maman du Ciel "à cœurs vaillants rien d'impossible".

Gaston COURTOIS
(Jacques Cœur)



1 Dans le nord de l'Italie, se trouve une province qu'on appelle le Piémont. Turin en est la capitale. A une vingtaine de kilomètres de cette ville, près de Châteauneuf-d'Asti, un petit hameau a pour nom « les Becchi ».

C'est là, dans une pauvre maison, que naquit Jean Bosco, le 16 août 1815 : 16 août, lendemain de la fête de l'Assomption - 1815, l'année même où Napoléon, vaincu, quittait l'Europe pour toujours.



2 Le père de Jean Bosco était un ouvrier agricole laborieux et fervent chrétien.

Il avait eu, lors d'un premier mariage, un fils, nommé Antoine, qui était rude et brutal. Sa première femme étant morte, et se sentant bien seul pour élever son garçon, il épousa une jeune fille pieuse et courageuse qui s'appelait Marguerite.

C'est elle qui devait devenir la mère de Joseph et de Jean Bosco.



3 Dès le lendemain de sa naissance, Jean Bosco fut baptisé dans l'église de Châteauneuf. Les parents vraiment chrétiens s'efforcent en effet de donner le plus tôt possible à leurs enfants la grâce précieuse du baptême.

La joie régnait dans la maison. Si quelquefois Antoine, qui avait alors 10 ans, était méchant avec ses petits frères, papa et maman Bosco aimaient du même cœur leurs trois enfants.



4 Le petit Jean faisait le bonheur de ses parents. Il était plein de santé et, au lieu de grogner comme beaucoup de petits enfants, il souriait sans cesse. Ses yeux vifs pétillaient de malice et l'on s'aperçut vite qu'il avait une très bonne mémoire, car il remarquait tout et se souvenait de tout.

Très jeune, il apprit à faire le signe de la croix et à parler au Bon Dieu qui aime tellement entendre les prières des petits enfants.



5 Mais voici qu'arriva un terrible malheur. Le papa de Jean tomba gravement malade.

Ouvrier agricole, Monsieur Bosco travaillait dans une grande ferme. Un jour qu'il revenait des champs tout couvert de sueur, son patron lui demanda de descendre avec lui à la cave pour ranger des bouteilles. Ne voulant sans doute pas faire attendre le fermier, il ne prit pas le temps de changer de vêtements ou de se couvrir. Il attrapa un refroidissement et une pneumonie se déclara.



6 La médecine ne connaissait pas encore les remèdes qu'on a découverts ces dernières années. Au bout de quelques jours, le malade mourut. C'était le 17 mai 1817. Il n'avait que 34 ans et laissait trois orphelins.

Jean Bosco était bien petit, mais il se rappela toute sa vie ce douloureux événement.

C'est devant lui, en effet, que son papa reçut, avec une foi émouvante, le sacrement des malades.



7 C'est devant lui aussi qu'il fit ses dernières recommandations.

Il ne laissait guère d'argent comme héritage et, pauvre, il mourait pauvre.

Mais ces dernières paroles furent : « Ayons confiance en Dieu, quoi qu'il arrive. »

Le petit Jean ne voulait pas quitter la chambre où son père venait de rendre le dernier soupir.



8 « Viens, Jean ! Viens avec moi ! » lui répétait sa maman tout endolorie.

Mais Jean, qui était déjà volontaire, répliquait : « Si papa ne vient pas, je ne m'en irai pas d'ici...

— Pauvre enfant, reprenait la maman, viens avec moi : tu n'a plus de papa sur terre. »

Elle dut le prendre par la main et l'entraîner malgré lui au dehors.





9 Maman Marguerite, au lieu de se laisser aller à gémir et à pleurer, prit courageusement en main la direction de la maison et l'exploitation d'un petit champ.

La sécheresse ruinait le pays. La famine faisait des victimes. Mais le Bon Dieu n'abandonne pas ceux qui ont confiance en Lui. Et maman Marguerite trouva toujours de quoi donner à manger aux trois enfants et à la vieille grand-mère infirme qui habitait avec eux.

10 Ce que veut maman Marguerite, c'est faire de ses enfants des hommes courageux et des chrétiens à la foi vivante.

Elle ne sait pas lire dans les livres, car elle n'a pas eu le temps d'aller à l'école, mais elle sait lire dans la nature, le grand livre du Bon Dieu.

Elle répète sans cesse : « Mes enfants, Dieu vous voit ». Et tout en travaillant, elle parle à Dieu de ses enfants.





11 Le soir, à la veillée, elle explique les images de l'Histoire Sainte, de la vie de Jésus et de la vie des saints. Les deux plus jeunes surtout restent volontiers à écouter tout ce que, de sa belle voix douce et tendre, raconte leur maman.

Dans la journée, les enfants l'aident de leur mieux au travail des champs ou à celui de la maison. C'est tellement difficile de gagner son pain quand le papa n'est plus là !

12 Jean, tout en rendant à la maison les petits services qu'il pouvait, demandait souvent à sa maman la permission d'aller jouer avec les autres enfants du village.

Un jour, il revint les habits déchirés et une bosse au front.

« Tu ne retourneras plus jouer avec eux », dit alors sa mère.

« Oh ! maman, permets-moi d'y retourner : quand je suis là, ils ne se battent plus et ils s'arrêtent de dire de vilains mots... »



13 Le petit Jean Bosco avait en effet un excellent moyen pour empêcher les disputes. Quand il voyait que ses camarades ne s'amusaient plus et qu'ils étaient près de se quereller, il leur disait : « Si vous voulez, je vais vous dire une histoire... »

Et il se mettait à raconter les beaux récits de l'Histoire Sainte que sa maman lui avait appris. Il le faisait avec tant de conviction que tous les gamins seraient restés des heures à l'écouter.



14 Maman Marguerite n'était pas seulement pieuse et travailleuse, elle avait très bon cœur. Certes, elle était pauvre, mais quand de plus pauvres qu'elle venaient lui demander un service, jamais elle ne refusait. Les provisions passaient dans les mains des mendiants. Elle était certaine que Dieu ne l'abandonnerait pas parce qu'elle aurait fait un acte de charité. « D'ailleurs, disait-elle, quand on donne à un pauvre, c'est Jésus qui reçoit ! »



15 Le petit Jean suivait l'exemple de sa maman. Il apprit tout jeune auprès d'elle à faire la charité.

Parmi ses camarades, il y en avait un si malheureux qu'il n'avait pour tout déjeuner qu'un mauvais pain noir. Jean, à qui sa maman donnait du pain blanc, échangeait tous les jours sa bonne miche contre le mauvais pain de son petit compagnon en lui disant : « Tu me fais plaisir : j'aime tant le pain noir ! »



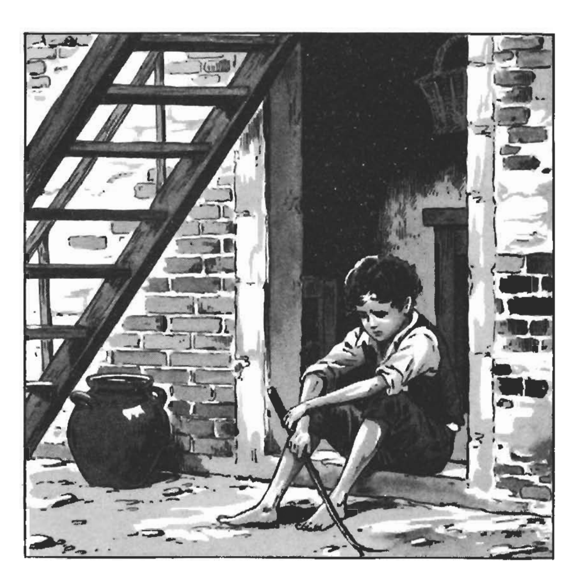
16 Il ne faudrait pas croire pour cela que Jean Bosco était dès son enfance un petit saint. Il avait ses défauts comme nous tous.

Mais maman Marguerite était une maman énergique : elle savait qu'un des plus grands services à rendre à un enfant, c'est de développer ses qualités et de corriger ses défauts. C'est plus tard qu'un enfant se rend compte de la grâce précieuse d'une éducation virile.



17 On raconte une histoire qui montre bien le caractère loyal de notre Jean.

Maman avait défendu que l'on jouât à l'intérieur de la maison qui était trop petite. « Si vous voulez jouer, disait-elle, allez dehors ! » Mais maman était partie faire des courses à un village voisin. Jean se livra avec son frère à un joyeux chahut et, dans un faux mouvement, il brisa une cruche remplie d'huile. Or, l'huile coûtait très cher, et, en se répandant, elle avait abîmé bien des affaires...



18 Jean s'arrêta de jouer. Il comprit tous les inconvénients qu'il y avait à désobéir à sa maman. Hélas ! c'était trop tard. Il essaya bien de nettoyer la maison, mais le mal était fait.

Alors, tout en pleurs, comprenant qu'il avait mérité une bonne punition, il alla lui-même couper au jardin la verge du châtiment qu'il était sûr d'avoir mérité. Et tristement, il s'assit sur le pas de la porte en attendant sa maman.



19 Comme la maman tardait à revenir, il employa son temps à sculpter la baguette avec un petit couteau. Ce fut un véritable chef-d'œuvre.

Quand sa maman rentra le soir pour dîner, il lui raconta loyalement ce qui était arrivé et lui offrit la baguette toute ciselée. Maman Marguerite, touchée par la franchise, le courage et le repentir de son petit garçon, ne put s'empêcher de lui pardonner et de l'embrasser.



20 Ce qui aidait Jean à lutter contre ses défauts, c'était sa dévotion envers la Sainte Vierge. Il aimait orner toutes les statues de la Madone qui fréquemment s'élevaient au croisement des chemins, et s'arrêtait volontiers afin de prier sa Maman du ciel de bénir et de protéger sa maman de la terre.

En allant aux champs, d'ailleurs, il disait son chapelet et souvent, au milieu du travail, il chantait à la Sainte Vierge un joli cantique.



21 Il avait le grand désir de s'instruire, mais il n'y avait pas d'école ; et puis, son frère aîné, Antoine, toujours jaloux de son cadet, multipliait les objections : il y avait trop à faire dans les champs, on avait besoin de tous les bras.

Toutefois, pendant l'hiver, où le travail de la terre est moins absorbant, Jean put aller chaque jour à un village voisin, où un bon vieux prêtre lui donna ses premières leçons.



22 Entre temps, il gardait les vaches. Mais, tout en surveillant ses bêtes, il étudiait les livres que son maître lui avait donnés.

Il avait à ce moment-là une dizaine d'années.

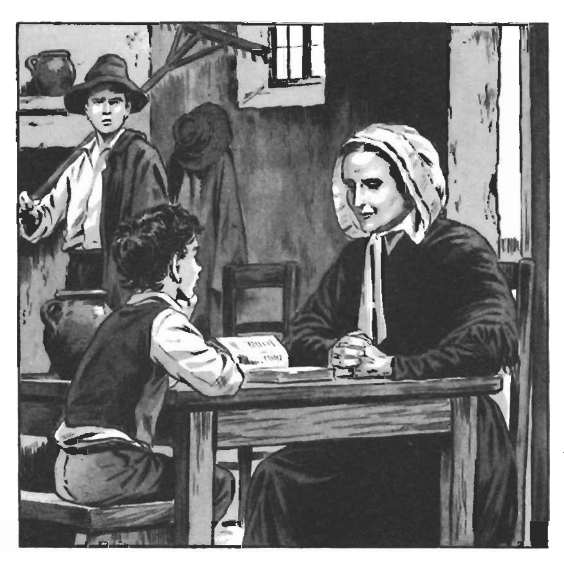
Ses camarades, étonnés de le voir si absorbé par sa lecture, cherchaient à le taquiner et, pour s'amuser, lui arrachèrent le livre des mains.



23 « Laissez-moi étudier, leur répondit-il alors, car, je le sens, le Bon Dieu veut que je devienne son prêtre... »

Cette phrase fut prononcée avec tellement de force et de foi que les gamins, saisis de respect, cessèrent de l'ennuyer et eurent pour lui plus d'admiration que jamais.

Mais Antoine ne voulait pas entendre parler de séminaire. Il se moquait méchamment de Jean qui, pour continuer à étudier, était obligé de se cacher de son grand frère.



24 Depuis longtemps sa maman le préparait à sa première communion. Elle lui avait expliqué elle-même le catéchisme, l'encourageant surtout à en tirer des conclusions pratiques pour sa conduite.

C'est elle aussi qui le prépara à sa première confession. Elle fit si bien que Jean Bosco n'avait pas de plus ardent désir que de se confesser souvent. « On se trouve tellement plus léger, disait-il, quand on a reçu le pardon du Bon Dieu ! »



25 A la fin de mars 1826, au moment de Pâques, Jean reçut pour la première fois Notre Seigneur dans la sainte Hostie.

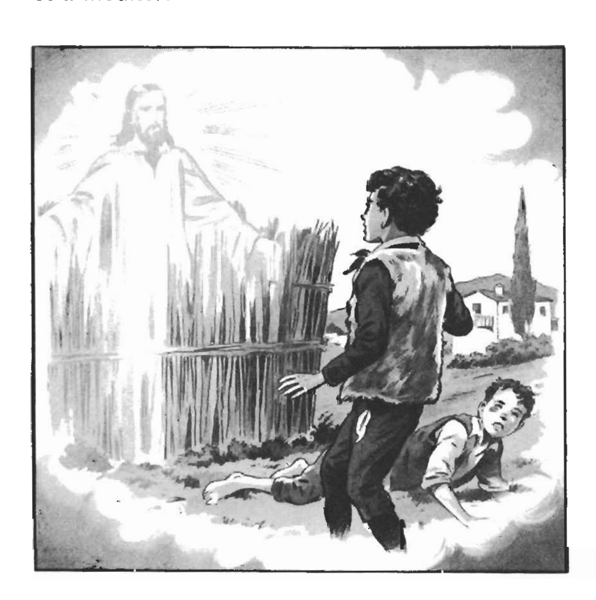
Le matin de ce grand jour, maman Marguerite lui recommanda de n'adresser la parole à personne, afin d'être tout entier à l'attente du divin Visiteur. Les réjouissances de la famille pauvre furent simples et modestes. Le repas fut frugal. Mais la joie était dans tous les cœurs et Jean passa sa journée dans le recueillement, à prier et à méditer.



26 C'est vers cette époque que Jean fut favorisé d'un rêve prophétique qui lui montra, d'une façon symbolique, tout ce que serait sa vie.

Il se vit au milieu d'une troupe de mauvais enfants qui riaient, se battaient et blasphémaient à qui mieux mieux.

Indigné, Jean se jette sur eux et se met aussitôt à les boxer vigoureusement.



27 Mais voici qu'apparaît un homme au visage resplendissant qui lui dit : « Ce n'est pas avec des coups, mais avec de la bonté que tu en feras tes amis... Explique-leur donc gentiment ce qu'il faut faire pour être bon... »

Jean est épouvanté : « Mais, qui êtes-vous donc ? » demande-t-il.

L'apparition sourit : « Je suis le Fils de Celle que ta maman t'apprend à saluer trois fois par jour. Demande mon nom à ma Mère. »



28 Peu après s'avance à son tour une Dame très belle dont le manteau semble couvert d'étoiles. Jean n'ose plus bouger. Mais, gentiment, la Dame lui prend la main et lui dit : « Regarde ! »

Les gamins ont disparu. A leur place, il y a une multitude de bêtes sauvages : « Regarde bien, dit la Dame. Le miracle que je vais faire devant toi en transformant ces bêtes sauvages, tu le feras sur les enfants dont tu auras plus tard à t'occuper. »





29 Jean regarde de tous ses yeux : plus de bêtes féroces, mais à leur place un joli troupeau d'agneaux blancs qui mangent l'herbe verte en gambadant. A ce moment, Jean Bosco se réveilla.

Le lendemain matin, il ne put se retenir de raconter son rêve...

« Tu seras berger, dit son frère Joseph.

— Tu seras chef de brigands, dit méchamment Antoine.

— Tu seras peut-être prêtre, dit maman Marguerite à qui l'amour maternel dévoilait l'avenir.

30 — Je veux être prêtre, en effet, confia l'enfant à sa mère. J'en ai l'idée depuis longtemps.

— Mais nous ne sommes pas riches, mon enfant. Et pourquoi veux-tu être prêtre ?

— Je veux consacrer ma vie aux enfants. Je m'en ferai aimer, et je leur ferai aimer le Bon Dieu. »

Tout en étudiant ou en gardant ses bêtes, Jean se demandait de quelle façon il pourrait amener les enfants — et déjà dès maintenant ses petits camarades — à mieux aimer le Bon Dieu.





31 Or, un jour qu'il avait accompagné maman Marguerite à la foire du bourg voisin, il tomba en admiration devant les tours d'un acrobate. Si seulement il pouvait arriver à faire comme lui... quel public il aurait !

Et comme ce serait facile de demander un chapelet ou un cantique comme droit d'entrée !

Dès son retour à la maison, il courut au verger et tendit une corde entre deux troncs d'arbres.

32 Deux pas dessus et le voilà par terre... Cependant il ne se découragea pas pour si peu. Il recommença son voyage aérien et, son ange gardien aidant, il finit par réussir.

Après cela, Jean essaya le saut périlleux, puis il jongla sur la corde.

Sûr de lui maintenant, le jeune acrobate convoqua ses petits camarades qui ne se firent pas prier pour venir et amenèrent même leurs parents avec eux.



33 La séance fut magnifique et les braves gens du village stupéfiés, mais ils furent plus étonnés encore quand le petit Bosco, debout sur son fil, proposa de chanter un cantique à la Sainte Vierge...

« Attention, disait-il en riant, si vous ne dites pas un chapelet, je vais me casser la figure... Priez pour que mon tour réussisse ! »

Il arriva ainsi à faire prier les gens sans en avoir l'air.



34 Un jour, un vrai jongleur vint s'installer au village, à côté de l'église. Son succès fut tel que tout le monde assista à ses séances qui avaient lieu juste au moment des offices du dimanche. Cela ne pouvait durer.

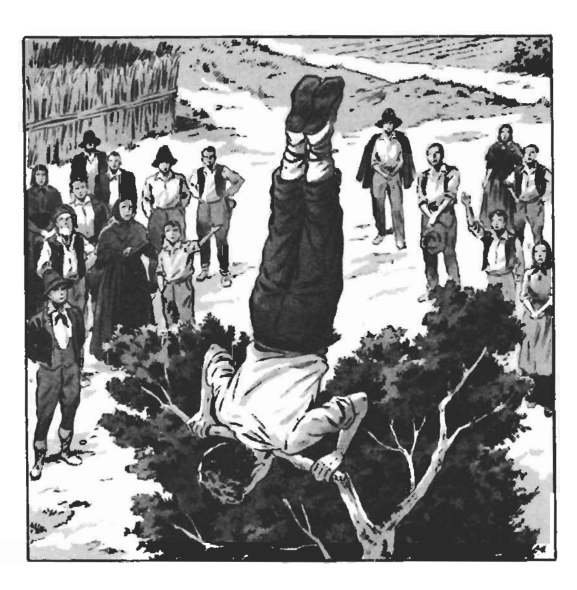
Jean, qui avait alors quinze ans, imagina de proposer au saltimbanque un « match » en trois parties. S'il perdait, il devrait quitter les lieux.

Le premier concours était une course. Jean Bosco la gagna d'un pied léger.



35 Le second match consistait à sauter un ruisseau très large. Le forain bondit mais manqua son saut et faillit tomber dans la vase. Jean essaya à son tour, s'envola d'un seul bond et dépassa la rive d'un bon demi-mètre.

Pour la troisième manche, il fallait monter jusqu'en haut d'un peuplier très élevé. Agile comme un singe et très mortifié d'avoir été battu deux fois, l'homme fut en haut de l'arbre en un clin d'œil.



36 « Fais donc mieux ! » cria-t-il à Jean Bosco.

S'élançant à son tour, celui-ci arriva à la crête de l'arbre et, se dressant sur les mains, il fit « le poirier », dominant de toute sa hauteur le sommet du peuplier. Le forain dut s'avouer vaincu et il abandonna la place.

C'est ainsi que Jean Bosco faisait servir à la gloire de Dieu et au bien des âmes tous les talents qu'il avait reçus.



37 Quelque temps après sa Première Communion (c'était au mois d'avril 1826), une retraite fut prêchée dans le village de Buttigliera. Jean demanda à sa maman la permission de la suivre.

C'était l'année où le Jubilé était étendu au monde entier. Tous les 25 ans en effet, le Pape accorde de nombreuses indulgences à tous ceux qui viennent en pèlerinage à Rome ; et l'année suivante ces mêmes indulgences peuvent être gagnées par ceux qui n'ont pu venir dans la Ville éternelle.



38 Il y avait une affluence considérable aux sermons que donnait, matin et soir, un excellent prédicateur. Buttigliera était à une lieue des Becchi. Si l'on voulait assister aux deux sermons, il fallait donc faire double trajet, ce qui faisait 16 kilomètres par jour. Mais à 10 ans Jean était déjà un bon marcheur...

En allant et venant, au lieu de se mêler aux groupes qui bavardaient, il disait son chapelet ou méditait sur le sermon qu'il venait d'entendre.



39 Or un soir, Jean Bosco revenait de Buttigliera. Un prêtre, qui avait remarqué sa piété et son recueillement, l'aborda et lui dit :

« D'où es-tu, mon garçon ?

— Des Becchi, Monsieur le Curé.

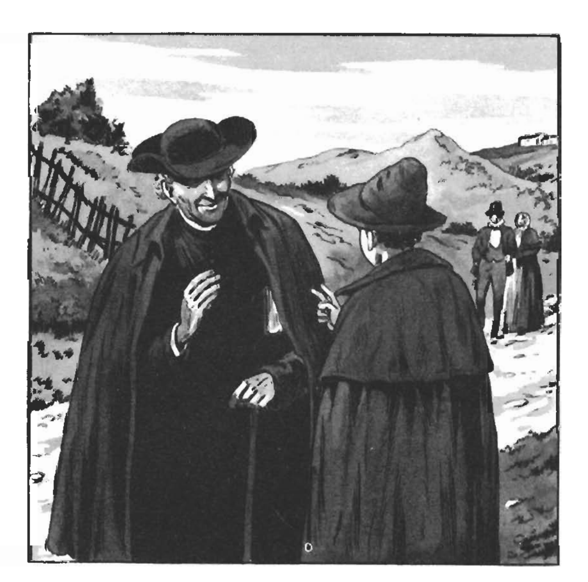
— Tu suis la retraite ?

— Oui, et j'aime beaucoup entendre le Père missionnaire.

— Et tu y comprends quelque chose ?

— Tout, Monsieur le Curé. »

On devine l'étonnement du bon prêtre...



40 En effet, les enfants de dix ans que Monsieur le Curé voyait assister à ces sermons étaient plutôt distraits.

« Ecoute bien, reprit-il, je te donne quatre sous (une somme considérable pour l'époque !) si tu me répète seulement quatre de ses paroles...

— Du premier ou du second sermon ?

— Comme tu voudras, mon garçon. De quoi parlait le prédicateur dans le premier ?

— De la nécessité d'obéir à Dieu pour ne pas manquer son salut.





41 — C'est très bien !

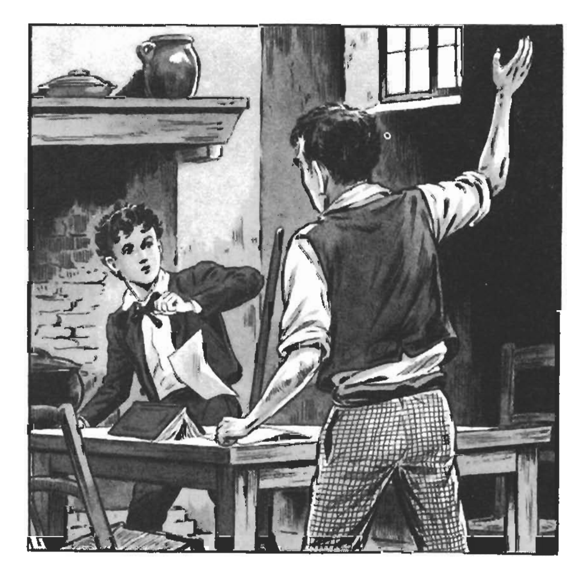
— Si vous le voulez, reprit Jean Bosco, je puis vous le réciter tout entier... »

Et devant le prêtre émerveillé, Jean Bosco récita le sermon du matin, puis le sermon du soir, non comme un petit perroquet mais comme un garçon réfléchi, qui retrouve les mots en repensant lui-même les idées. Il n'avait pas seulement retenu avec sa mémoire, il avait compris avec son intelligence et surtout avec son cœur.

42 Alors, le prêtre interrogea l'enfant sur sa famille et sur l'instruction qu'il avait reçue. Il savait lire et écrire, mais il ne connaissait ni la grammaire, ni l'arithmétique, ni l'histoire, ni la géographie. Il aurait bien voulu aller en classe pour étudier.

Il fit l'aveu de son grand désir : devenir prêtre pour faire du bien aux enfants. Sa maman ne demandait pas mieux, mais son frère aîné s'y opposait. Que faire ?





43 Le vieux prêtre le regarda avec une grande bonté. Il lui prit la main et lui dit :

« Je suis Don Calosso, chapelain de Murialdo, village voisin. Viens me voir dimanche avec ta mère. Aie confiance, mon garçon, nous essaierons d'arranger cela... »

On devine la joie qui remplissait le cœur de Jean. Il ne fut pas long à rentrer aux Becchi pour raconter l'histoire à sa chère maman.

44 Celle-ci se rendit, le dimanche suivant, au presbytère de Murialdo. Et il fut décidé que tous les matins, Jean irait auprès du bon vieux prêtre prendre une leçon de latin.

L'après-midi, il allait aux champs garder les bêtes, mais continuait à étudier ; et quelquefois le soir, à la veillée, il se replongeait dans ses livres, ce qui mettait en colère son frère aîné. Il devait parfois se cacher pour éviter une correction qui n'était vraiment pas méritée.



45 Le dimanche, il passait toute sa journée à Murialdo où il servait la messe, apprenait à chanter et organisait des jeux pour les enfants.

Un jour, un bal s'installa près de l'église. Tout le monde s'y était rendu, bien que l'office du soir fût déjà sonné. Jean ne parvenait pas à en détourner les garçons, et les gens se moquaient de lui.

Alors, il se mit à chanter un cantique populaire d'une voix si harmonieuse qu'on l'entoura pour le mieux écouter.



46 Doucement, sans cesser de chanter, il se mit à marcher. La foule instinctivement le suivit, et comme il se dirigeait vers l'église, elle y entra elle aussi. Jamais il n'y eut un si bel office...

Les musiciens du bal eux-mêmes, surpris et étonnés, arrêtèrent leur musique. Plusieurs d'entre eux entrèrent dans la maison de Dieu pour entendre cette voix d'enfant qui les avait si profondément émus.

C'est ainsi qu'à l'âge de onze ans, Jean Bosco était un entraîneur.



47 Malheureusement, Jean ne put profiter longtemps des bonnes leçons de Don Calosso, car le vieillard, quelques mois plus tard, tomba gravement malade.

Avant de mourir, il légua à son élève tout ce qu'il possédait. C'était pour le pauvre écolier un moyen inespéré de continuer ses études. Mais, comme Jean avait été élevé par sa mère dans la plus délicate honnêteté, il remit l'héritage aux neveux de Don Calosso, sans rien garder pour lui.



48 Antoine, l'aîné de la famille, redoublait ses persécutions contre son cadet. Maman Marguerite, pour y couper court, envoya Jean travailler dans une ferme qui appartenait à de braves gens : les Moglia. Il n'y perdit pas son temps, car, malgré les durs travaux de la terre, il trouvait le moyen de repasser les leçons de Don Calosso.

C'est dans la prière qu'il puisait le courage d'être toujours joyeux.





49 Un jour qu'avec le père Moglia il faisait les semailles, l'Angelus de midi vint à sonner. Selon son habitude, Jean s'interrompit aussitôt et s'agenouilla dans le sillon. Le brave homme poussa les hauts cris.

« Qu'est-ce que c'est que ça, mon garçon? Allons, vite, debout ! au travail !

— Quand on prie au milieu de son travail, Dieu bénit le travail que l'on fait. Quand on sème des prières en même temps que des grains, il pousse deux fois plus d'épis... » répondit Jean.

50 Un jour (il avait 15 ans), son oncle vint lui rendre visite chez les Moglia. Jean lui redit son immense désir de devenir prêtre. Emu de ses confidences, l'oncle décida d'intervenir auprès d'Antoine pour que celui-ci cessât de mettre obstacle à la vocation de son frère.

Antoine préféra s'en aller et habiter un village voisin. Maman Marguerite et Joseph gardèrent la maison de famille.





51 Jean put continuer ses études. A Châteauneuf, il suivit donc les classes du collège.

Il habitait chez un tailleur et, comme il n'avait pas de quoi payer sa pension, il travaillait, la classe finie, à aider le brave homme dans ses raccommodages. Modèle des apprentis, il apprit vite le métier de tailleur, tout en suivant ses cours de latin.

L'année suivante, maman Marguerite envoya Jean à Chieri où les études étaient plus fortes.

52 En arrivant à la ville, il dut, pour pouvoir acheter les livres indispensables à son travail, vendre au marchand les provisions de nourriture données par sa prévoyante maman et par quelques voisins amis.

Cette fois, c'est chez un menuisier que s'établit le jeune étudiant. Et, comme l'année précédente, il apprit le métier de son hôte.

Tout peut être utile dans la vie. Il faut profiter de ce que l'on est jeune pour apprendre le plus de choses possible.



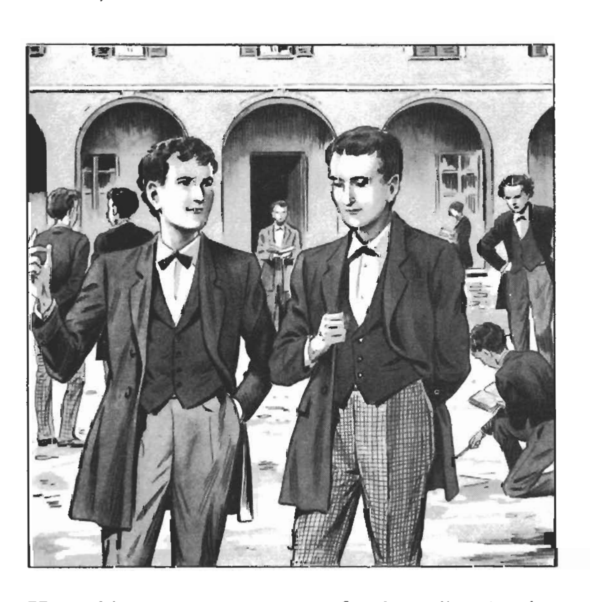
53 Les progrès de Jean étaient très rapides. Il avait d'ailleurs une mémoire prodigieuse. Un jour qu'il avait oublié son livre, il récita par cœur plusieurs pages du texte qu'il devait expliquer. Le professeur ne s'aperçut de la chose que lorsqu'un voisin de Jean la lui signala.

Parmi les écoliers, plusieurs ne valaient pas cher. L'un d'eux osa même proposer à Jean Bosco de voler la montre de sa logeuse pour acheter des bonbons. On devine comment il fut reçu...



54 C'est alors que le futur saint groupa autour de lui les meilleurs élèves dans une « Société de la joie ». Prières, promenades et chants formaient le programme des réunions.

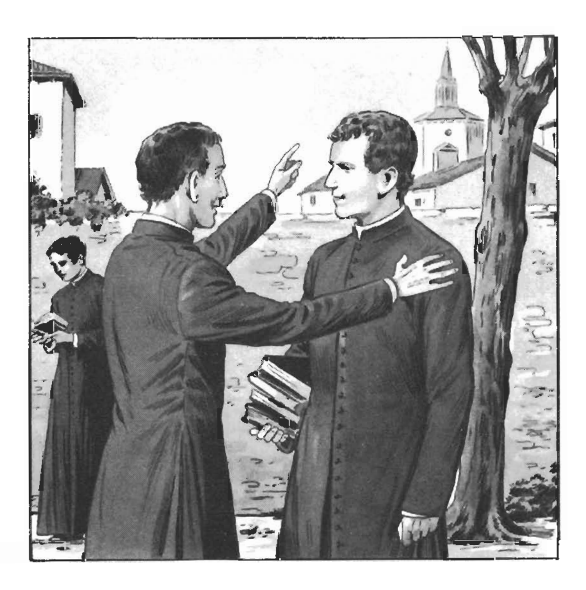
Un jour, en classe de rhétorique, les élèves, profitant de l'absence du professeur, organisèrent un « chahut monstre ». Un seul eut le courage de continuer à travailler. Il s'appelait Louis Comollo. Un des meneurs, exaspéré de sa résistance, le gifla brutalement.



55 « Alors, tu es content? répondit simplement Louis. Eh bien ! vois, je te pardonne. Mais maintenant, laisse-moi. »

Cet héroïsme chrétien remplit d'admiration Jean Bosco, qui avait encore du mal à maîtriser ses impatiences.

Désormais, Louis devint son ami et son confident. Souvent, on les voyait se promener tous les deux dans la cour du collège, parlant de leurs projets d'avenir. Car tous deux voulaient donner toute leur vie au Bon Dieu.



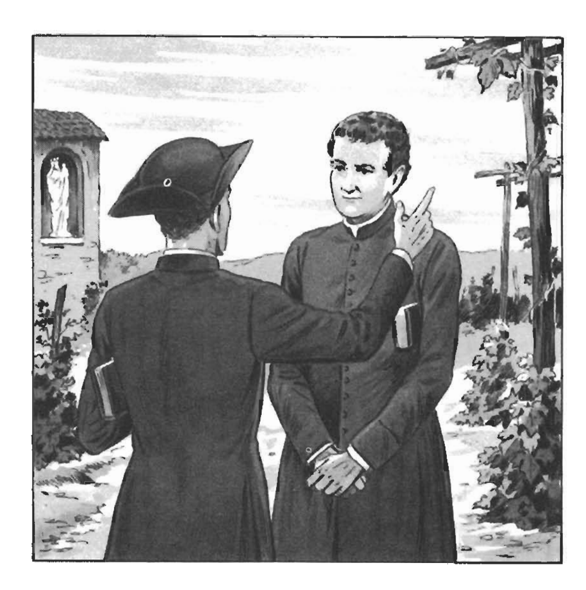
56 Ses études à Chieri enfin terminées, Jean put entrer au Grand Séminaire. Quelle joie pour lui de pouvoir longuement prier dans la chapelle pour toutes les âmes dont il aurait plus tard à s'occuper !

Son ami Louis vint l'y rejoindre bientôt. Ils aimaient à s'entretenir ensemble du ciel et un jour ils se promirent que le premier d'entre eux qui mourrait avertirait l'autre de son sort éternel.



57 L'un et l'autre ne craignaient pas, en effet, de parler de la mort comme d'une chose parfaitement normale à laquelle tout chrétien doit pouvoir penser sans frayeur, puisque mourir ce n'est pas cesser de vivre, mais changer notre vie terrestre pour la vie éternelle...

Un jour qu'ils se promenaient tous les deux au milieu des vignes, le jeune Louis Comollo remarqua que la vendange s'annonçait mal.



58 « Elle sera peut-être plus brillante l'année prochaine », répondit Jean Bosco.

« Peut-être... répondit Louis. Mais c'est un vin dont je ne boirai pas.

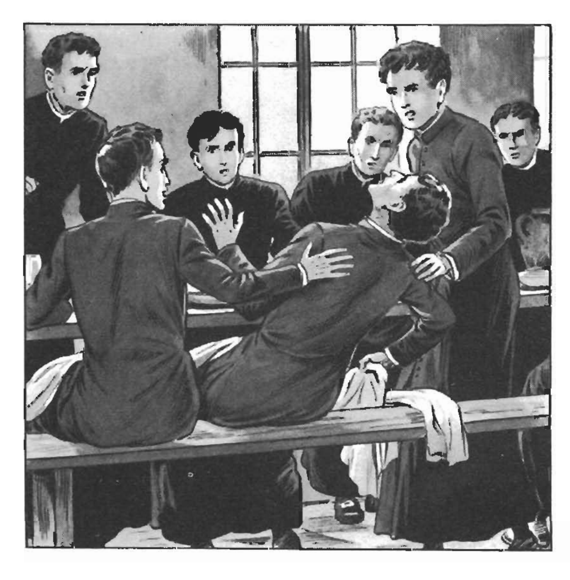
— Bien sûr, tu ne bois que de l'eau !

— A cette époque, je boirai d'un vin bien meilleur.

— Explique-toi !... »

Et Comollo lui avoua son pressentiment :

« J'ai une telle soif du Ciel que, je le sens, Dieu me rappellera bientôt. »



59 L'année suivante, au matin du 25 mars, qui est la fête de l'Annonciation, alors qu'avec tous ses camarades il était au réfectoire, Louis se trouva mal.

Vite, on l'emporta au dortoir. On le fit coucher. Et l'on s'aperçut qu'une fièvre, dont on ne s'expliquait pas l'origine, rendait son corps tout brûlant.

Pendant huit jours, le jeune malade ne cessa de délirer et de s'agiter. Jean Bosco obtint du Supérieur la permission de veiller son ami.



60 Le mardi de Pâques (2 avril 1839), Louis Comollo mourait en paix, dans les bras de Jean Bosco. Or, la nuit qui suivit l'enterrement, les vingt compagnons de dortoir de Jean furent réveillés en sursaut par des bruits effrayants. On aurait dit qu'un lourd chariot roulait dans le couloir avec un fracas terrible, secouant plafond et plancher. Tout à coup, la porte du dortoir s'ouvrit, une lueur merveilleuse jaillit, tandis qu'une voix très douce et très heureuse se faisait entendre : « Bosco, je suis sauvé ! » Louis Comollo avait tenu parole.



61 Peu de temps après, Jean Bosco eut un rêve prophétique. Il se vit en habits sacerdotaux, cousant des pièces sur de vieux vêtements en très mauvais état.

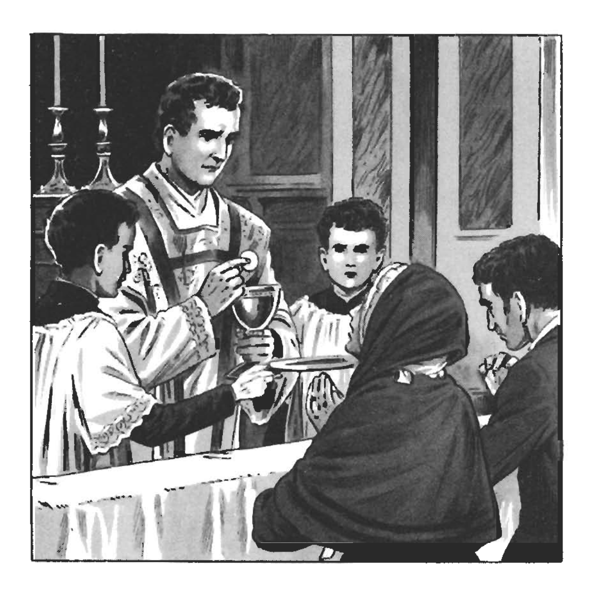
Don Cafasso, un saint jeune prêtre qui s'intéressait beaucoup à Jean, lui donna l'explication de ce songe : « Ce que vous avez vu veut dire que Dieu ne vous enverra pas chez les bons, mais à la recherche des enfants perdus et des criminels. »



62 Enfin, le grand jour tant désiré arriva. Le 5 juin 1841, dans la chapelle de l'Archevêché de Turin, Jean Bosco fut ordonné prêtre.

Le 6, dans l'église Saint François d'Assise, il célébra sa première messe, assisté de Don Cafasso.

Le lendemain, il se rendit dans le sanctuaire de La Consolata, célèbre à Turin. Et quelques jours après, en l'honneur de la Fête-Dieu, il chanta la grand-messe à Châteauneuf-d'Asti, dans l'église de son baptême.



63 Quel bonheur de donner pour la première fois la sainte Communion à sa chère maman ! N'avait-elle pas contribué à la bonne éducation de son petit Jean (devenu maintenant un prêtre du Seigneur) par ses prières, par ses peines, par son travail, mais aussi par les bons conseils que lui avait dictés son cœur si uni au Bon Dieu !

Mais quelle récompense pour elle de recevoir le Seigneur tout-puissant des mains de son petit qui lui devait la vie...



64 Après la messe, avec son bon sens de paysanne chrétienne, elle dit à son fils :

« Un prêtre fait surtout du bien par son sacrifice. Souviens-toi de ce que je te dis, mon enfant : commencer à dire la messe c'est commencer à souffrir ; tu t'en apercevras bientôt. »

Que va faire Jean Bosco ? Les uns voudraient qu'il fût précepteur dans une famille : il aime tant les enfants ! Ses amis de Murialdo ou de Châteauneuf voudraient bien l'avoir comme vicaire...



65 Mais Don Cafasso, qui est pour lui un excellent guide, lui conseille de continuer ses études.

Il l'engage donc à rester à Turin et à faire partie d'une communauté qui, sous le nom de Convitto, groupait des jeunes prêtres fervents, désireux pendant quelques années de s'initier progressivement au ministère des âmes, tout en poursuivant leurs études.

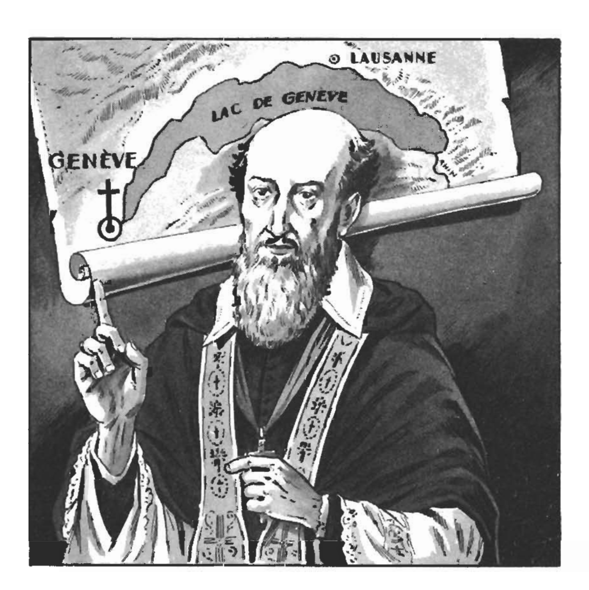


66 Ce Convitto, dirigé par un saint prêtre, Don Cuala, était installé dans un ancien couvent de Franciscains, tout près de l'église Saint-François d'Assise.

Saint François d'Assise est ce grand saint qui, au début du XIIIe siècle, a, par l'exemple de sa vie, réappris l'Evangile à beaucoup d'hommes qui l'avaient oublié...[1]. En Italie, nombreuses sont les paroisses qui l'ont choisi comme Patron.

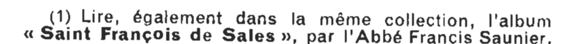
---

(1) Tu peux lire, dans la même collection, la vie de saint François d'Assise par l'Abbé Pihan.



67 Tout en aimant beaucoup le « Poverello » d'Assise, les jeunes prêtres du Convitto s'étaient mis sous la protection spéciale de saint François de Sales, l'évêque de Genève qui, à la fin du XVIe siècle, avait ramené tant de protestants à l'Église Catholique. [1]

Saint François de Sales était pour eux un modèle de douceur et d'esprit missionnaire et, tout en étudiant ses écrits, ils étaient décidés à l'imiter dans son zèle et dans sa charité.



(1) Lire, également dans la même collection, l'album **« Saint François de Sales »**, par l'Abbé Francis Saunier.



68 Turin était à ce moment-là une ville en plein développement. De tous côtés s'élevaient des maisons en construction.

Attirés par l'espoir de trouver du travail, des garçons avaient quitté leur village pour s'engager comme maçons.

Mais ils étaient si nombreux que beaucoup n'avaient pu être embauchés. Et ceux qui travaillaient, n'étant guidés par personne, gaspillaient sottement leur salaire dans les jeux ou les mauvais plaisirs.





69 Un jour, pendant que dans la sacristie de Saint François Don Bosco se préparait à célébrer la sainte messe, voici qu'un de ces pauvres garçons paraît sur le pas de la porte. Il a l'air un peu perdu.

Don Bosco s'approche de lui quand le sacristain, qui craignait toujours qu'on ne lui vole ses affaires, intervient et met violemment le jeune maçon à la porte. Il va même, pour le faire partir plus vite, jusqu'à lui administrer un coup de plumeau sur la tête !

70 Alors, Don Bosco prend énergiquement la défense du pauvre garçon.

« Pourquoi le battez-vous ? Quel mal a-t-il fait ? dit-il au sacristain. Je vous défends de traiter ainsi mes amis !

— Votre ami, ce garnement ! C'est de la graine de voleur...

— Tous les enfants sont mes amis, répondit Don Bosco, surtout quand on les bat. Allez lui dire gentiment que je veux lui parler. »





71 Tu devines la tête du sacristain... Mais il était obéissant. Il retrouva le garçon et le ramena auprès du prêtre. Don Bosco l'attendait avec un bon sourire. Il le rassura, le fit asseoir et lui dit : « Je suis ton ami. Dis-moi quel est ton nom. — Barthélemy Garelli. — Et maintenant, raconte-moi ton histoire. » Le pauvre enfant lui expliqua qu'il était né à Asti, qu'il avait perdu son père et sa mère, qu'il ne savait ni lire ni écrire et qu'il essayait de gagner sa vie en se faisant embaucher sur les chantiers.

72 « As-tu fait ta communion ?

—— Oh ! non. J'aurais bien voulu la faire, mais quand j'étais petit j'habitais trop loin de l'église. Et puis mes parents sont morts ; maintenant je suis trop grand : si je suivais le catéchisme avec les petits, tous se moqueraient de moi.

— Et si je te le faisais à part, exprès pour toi, est-ce que tu serais content ?

— Oh ! oui », répondit l'enfant.

Et tout de suite Don Bosco lui parla de Jésus.





73 Barthélemy fut si heureux de cette première leçon et si ému de la bonté du jeune prêtre, qu'il se fit apôtre à son tour et amena avec lui, le dimanche suivant, plusieurs de ses camarades. Don Bosco les réunit tous dans une petite pièce voisine de la sacristie.

Les réunions étaient joyeuses. Don Bosco rendait le catéchisme si intéressant ! Les garçons l'auraient entendu des heures entières parler de Jésus, tellement on sentait qu'il L'aimait.

74 Avant et après les leçons, Don Bosco leur apprenait des chants et des jeux. On ne s'ennuyait jamais avec lui.

De temps en temps, on se groupait autour d'une statue de la Sainte Vierge, et Don Bosco leur apprenait à la considérer comme une vraie Maman à qui l'on peut tout dire et à qui l'on peut tout demander. Quel réconfort pour ces grands garçons qui, pour la plupart, n'avaient plus de maman sur la terre ! Partout ils parlaient du Convitto comme de leur maison de famille.



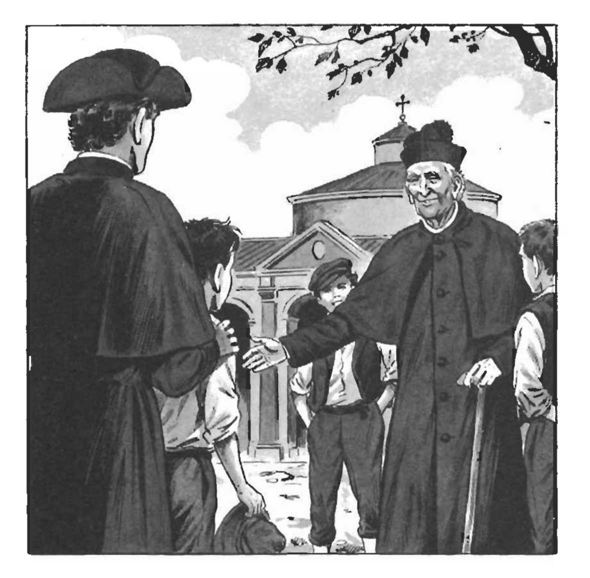


75 Les bons Directeurs de la Maison, Don Guala et Don Cafasso, trouvaient bien qu'ils étaient un peu bruyants mais, admirant les résultats qu'obtenait leur jeune confrère, ils laissaient faire. Toutefois, les garçons devenaient tellement nombreux que la maison du Convitto n'était plus assez grande pour les contenir. On en comptait, à certains jours, près de cent cinquante.

Cela dura trois ans et, au bout de ce temps, Don Bosco, ayant fini ses études, fut nommé Aumônier d'un orphelinat qu'on appelait « Le Refuge ».

76 La marquise de Barolo, qui en était la bienfaitrice, accepta d'abord que Don Bosco transportât son œuvre près de l'orphelinat. Deux chambres étroites furent transformées en chapelle. Une petite cour voisine permettait de joyeuses récréations. Mais les garçons, en jouant, piétinaient les plates-bandes de fleurs.

Le jardinier s'en plaignit amèrement à la marquise qui dut prier Don Bosco d'aller ailleurs.

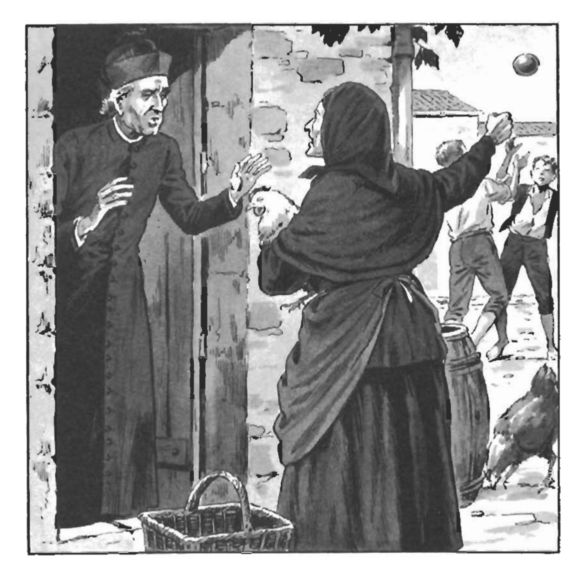


77 D'autres que lui se seraient fâchés. Un véritable apôtre prend toutes choses du bon côté. Don Bosco garda sa bonne humeur et entraîna ses garçons avec lui à la recherche d'un autre gîte.

Il découvrit un terrain vague près d'un cimetière et obtint facilement du vieux chapelain l'autorisation de s'y installer

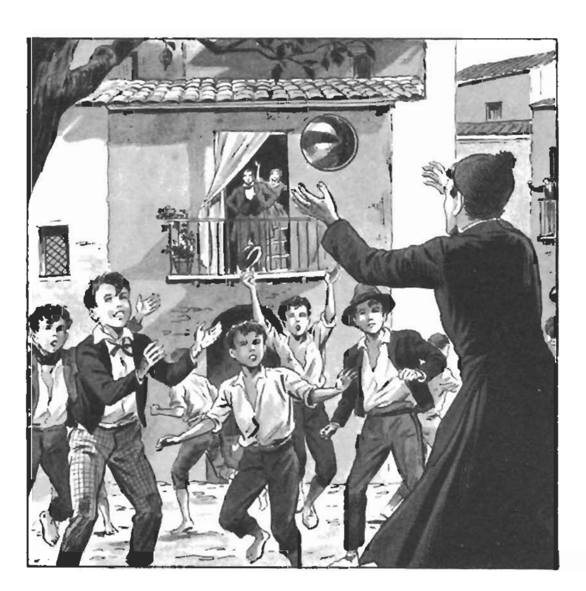
Tout allait très bien. Il y avait du bon air... Il y avait de l'espace...

« L'Oratoire » comprenait trois cents garçons.



78 C'était trop beau ! Le chapelain avait oublié de consulter sa vieille domestique... Celle-ci, dérangée dans ses habitudes, était de fort méchante humeur. En courant, les garçons avaient fait peur à l'une de ses poules couveuses. En jouant à la balle, ils avaient cassé un carreau. Leurs cris, d'ailleurs, l'assourdissaient et lui faisaient mal à la tête.

Aussi menaça-t-elle le vieux chapelain de le quitter si Don Bosco et sa troupe ne disparaissaient pas...



79 « Qu'à cela ne tienne ! s'écria joyeusement Don Bosco. Pour rien au monde je ne voudrais priver ce bon prêtre de sa vieille servante...»

Et il s'en alla chercher fortune ailleurs.

Les garçons eux-mêmes indiquèrent à Don Bosco une jolie petite place devant l'église Saint Martin. C'était un peu mieux pavé et un peu plus plat que le terrain vague cahoteux proche du cimetière. Les balles rebondissaient mieux. Mais les cris des joueurs faisaient encore plus de bruit !



80 Ce n'était plus seulement une vieille domestique mais tous les habitants des maisons voisines qui se mirent en colère et portèrent plainte à la mairie.

Défense fut faite à Don Bosco d'organiser des jeux sur la place.

D'autres que lui se seraient découragés. Mais un véritable apôtre ne se décourage jamais. Il répétait un proverbe du pays : « Les choux... plus on les repique, plus ils grandissent ! »



81 Trois chambres furent louées dans une maison, la casa Moretta. C'est là que Don Bosco institua les cours du soir pour les nouveaux et les retardataires...

Mais bientôt, les autres locataires de la maison protestèrent et les « voyous » de Don Bosco furent de nouveau mis à la porte.

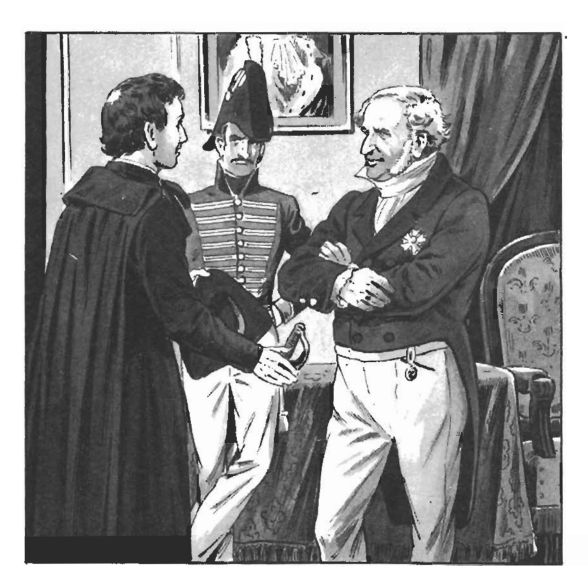
Alors, l'abbé décida que, désormais, on partirait tous ensemble aux environs de Turin.



82 Le matin, dès la première heure, on quittait la ville en groupe, musique en tête, et on allait visiter les sanctuaires des environs.

Don Bosco faisait le catéchisme, confessait ses garçons les uns après les autres, célébrait la sainte messe, donnait la Communion.

Puis, après un frugal déjeuner, on organisait des jeux dans un champ inculte ou un pré désert, et on s'y ébattait jusqu'au soir.



83 La troupe était nombreuse et le soir, après une belle journée de jeu et de joie, elle était bruyante. L'autorité municipale prit peur. Le marquis de Cavour, gouverneur de Turin, convoqua Don Bosco et lui donna l'ordre de dissoudre sa « bande d'émeutiers ». Don Bosco n'eut pas de peine à montrer qu'il ne faisait pas de politique, et qu'au lieu de l'attaquer, on devrait se réjouir du bien qu'il faisait à tant d'enfants abandonnés. Car, s'il y a tant de garçons qui tournent mal, c'est souvent parce que personne ne s'occupe d'eux.



84 Loin de ralentir ses efforts, Don Bosco voyait grand. C'est tous les pauvres enfants délaissés qu'il aurait voulu recueillir. Il avait compris qu'il y aurait beaucoup moins de jeunes délinquants si ces garçons avaient eu le soutien d'une bonne famille et d'un prêtre ami.

« A leur place, je serais peut-être encore pire qu'eux », disait-il, et humblement il ajoutait : « Eux, à ma place, avec toutes les grâces que j'ai reçues, seraient peut-être meilleurs que moi... »



85 Il parlait volontiers de ses projets grandioses. Il voyait d'avance que son œuvre s'étendrait et que de nombreux auxiliaires viendraient l'aider dans sa mission. Ceux qui l'entendaient se demandaient parfois s'il ne perdait pas un peu la tête... Dès qu'on voit un peu grand, il se trouve toujours des timides, des paresseux ou des jaloux pour vous traiter de fou !

D'autres estimèrent qu'il fallait le protéger contre lui-même et qu'il serait bon de le mettre quelque temps au repos.



86 Mais comment emmener l'ardent apôtre dans une maison de fous sans provoquer une véritable révolution parmi la foule des jeunes gens qui l'aimaient comme un père?

Voici ce que l'on inventa : on irait inviter Don Bosco pour une promenade et, au lieu de le conduire à la campagne, on l'amènerait tranquillement à l'asile où on lui passerait, s'il le fallait, la camisole de force.

Mais Don Bosco n'était pas fou du tout !



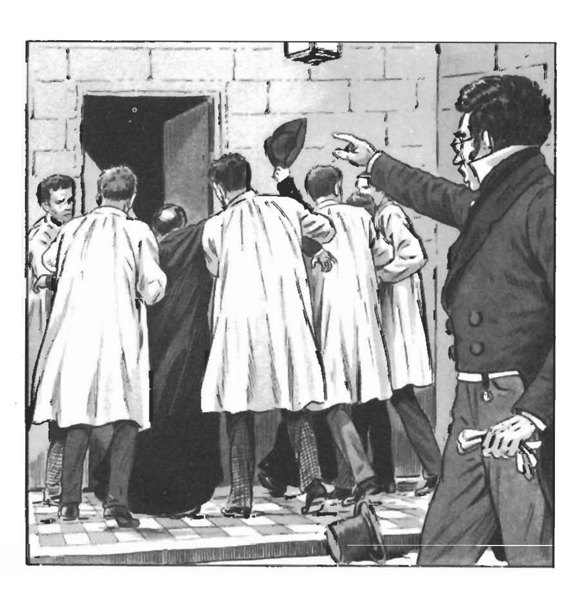
87 Quand un jour deux vénérables personnages vinrent en voiture l'inviter à faire une promenade avec eux :

« Bien volontiers, leur répondit-il. Mais, Messieurs, montez les premiers ! »

Lorsqu'ils furent tous deux installés, Don Bosco, éclatant de rire, claqua la porte et cria au cocher :

« Allez vite où vous savez : ces Messieurs sont attendus ! »

Le cocher partit au galop.

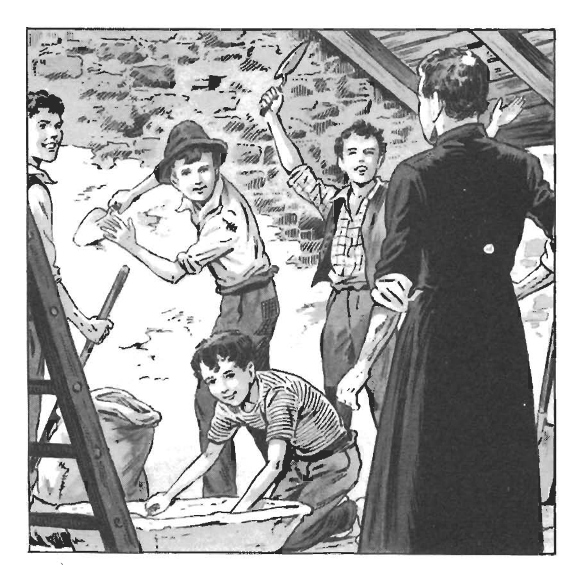


88 Les deux personnages, stupéfaits, se mirent à crier. Mais plus ils criaient, plus le cocher activait ses chevaux.

Quand ils arrivèrent à l'asile et qu'ils descendirent de voiture, ils montrèrent une telle fureur qu'on les prit vraiment pour des fous et qu'on faillit les enfermer...

Partout dans la ville, on raconta cette bonne histoire, et personne n'osa plus, désormais, accuser Don Bosco de folie.





89 Cependant, l'hiver approchait, et Don Bosco se demandait où il allait pouvoir abriter ses enfants quand le mauvais temps empêcherait leurs promenades. Mais la Sainte Vierge n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en elle.

Un inconnu s'approcha de Don Bosco et lui dit :

« Vous cherchez un abri ? Je vous offre ma maison. »

C'était la casa Pinardi.

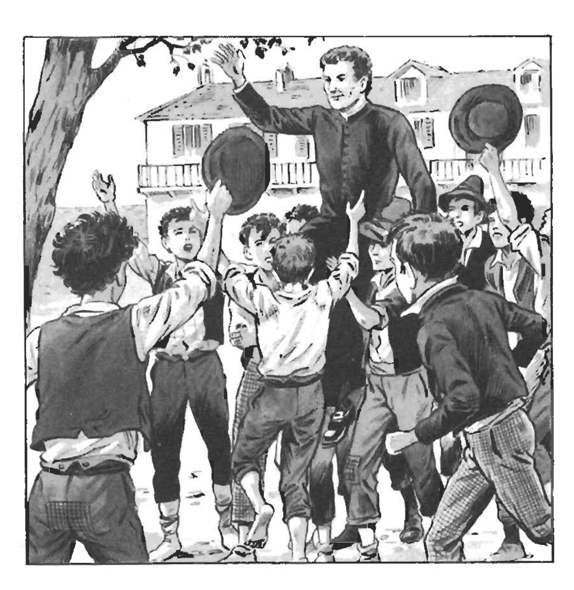
90 Le lendemain, « l'Oratoire » s'installait sur le lieu qu'il ne devait plus jamais quitter.

Les petits maçons de Don Bosco se mirent aussitôt joyeusement à l'œuvre pour rendre la petite maison plus habitable, car elle était plutôt un hangar ouvert à tous les vents.

Mais, sous la conduite de Don Bosco, tout semblait beau, tout semblait facile.

Ce que c'est tout de même que la présence d'un saint !





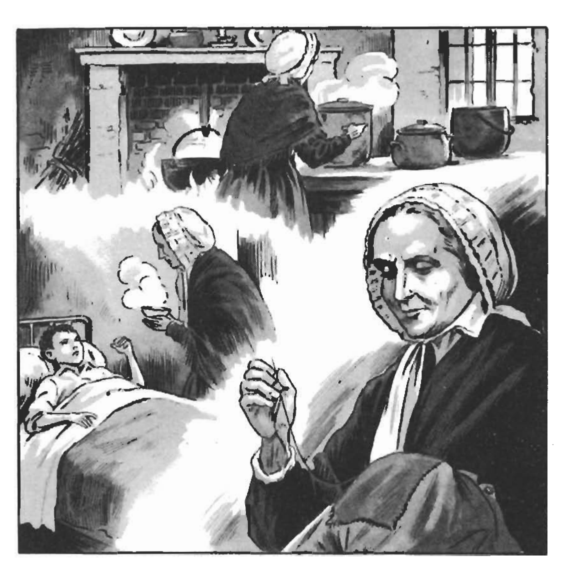
91 Mais un saint, c'est quelqu'un qui doit aussi travailler au salut des âmes par la souffrance. Brusquement Don Bosco, qui s'était épuisé de fatigue au service de ses enfants, tombe gravement malade, si gravement que les médecins le considèrent comme perdu.

Tous les garçons du patronage sont bouleversés : « Il faut à tout prix que le Bon Dieu nous laisse notre Don Bosco ! » Et, avec une ardeur extraordinaire, ils font une offensive désespérée de prière.

92 Don Bosco aurait bien voulu mourir tout de suite pour voir le Bon Dieu, et il avait d'abord refusé de prier pour sa guérison. Mais il pensa à la peine de tous ses petits gars à qui il servait de père. « Alors, finit-il par dire au Bon Dieu, je ne Vous demande pas de guérir pour moi mais pour mes enfants. »

Le miracle s'accomplit. Contre toute attente, Don Bosco se sentit mieux. Bientôt il se leva. Ses garçons vinrent le chercher et le portèrent en triomphe en chantant des cantiques de reconnaissance.





93 Don Bosco se rendit bien compte que rien ne vaudrait pour lui les soins de sa maman, et puis, se disait-il, elle sera aussi la maman de tous mes garçons. C'est ainsi qu'il lui proposa de venir avec lui s'installer à Turin.

C'était un grand sacrifice pour maman Marguerite que de quitter le petit village où elle avait passé tant d'années. Mais elle ne voulut pas rester sourde à l'appel de son prêtre.

94 En arrivant à la casa Pinardi, maman Marguerite ne put s'empêcher de s'écrier: « Mais on manque de tout ici ! » Son fils la rassura : « Confiance, maman, vois, je mets ici une belle image de la Sainte Vierge. Grâce à elle, nous ne manquerons de rien. »

Dès le lendemain, maman Marguerite se mit à l'œuvre, raccommodant les habits, soignant les petits malades, préparant la soupe pour tout ce petit monde affamé, et gardant son bon sourire au milieu de ses cinq cents enfants.





95 Don Bosco, ayant retrouvé sa belle santé d'autrefois, se dépensait à nouveau sans compter. Il réorganisait des cours du soir et faisait le catéchisme, luttant de tout son pouvoir contre l'ignorance religieuse.

Il recevait tous ceux qui venaient lui parler. Que de misères il soulageait ! Que de bons conseils il prodiguait !

L'œuvre ne faisait que s'étendre et prospérer. Et le soir, épuisés de fatigue, la mère et le fils se félicitaient de leur bonheur.

96 Le quartier n'était pas sûr. Un soir, à la nuit tombée, Don Bosco fut suivi puis abordé par trois jeunes vauriens qui voulaient le voler.

Mais notre saint ne s'émotionnait pas pour si peu. Il se mit à leur parler avec cette bonté souriante dont il avait le secret. Il leur offrit à boire, puis, apprenant qu'ils n'avaient pas de logis, il les mena coucher à la casa Pinardi, où maman Marguerite descendit pour eux ses meilleures couvertures et ses meilleurs draps.



97 Hélas ! le lendemain matin, les mauvais garçons s'étaient enfuis avant le réveil de leur bienfaiteur, en emportant draps et couvertures pour les vendre...

Un autre que le saint se serait découragé !

Pourtant, lorsque, quelque temps après, un petit maçon vint frapper à la porte de la casa Pinardi, il fut reçu à bras ouverts.



98 C'était un jeune maçon, trempé jusqu'aux os par la pluie qui tombait à seaux. Maman Marguerite le réchauffa et le fit manger.

Puis, comme il était sans logis, Don Bosco lui fabriqua un lit de planches sur quatre piliers de briques, bien au chaud dans la cuisine.

Il lui donna son matelas, et maman Marguerite en le bordant lui murmura quelques mots affectueux qui remplirent de bonheur le cœur du pauvre orphelin.



99 Ce fut le premier pensionnaire de « L'Oratoire ».

Il y en eut bientôt un second, que Don Bosco trouva un soir près du Convitto, sous un arbre de l'avenue. Sa mère était morte le jour même, et un propriétaire cruel avait mis l'enfant à la porte.

« Voici un second fils que Dieu nous donne, dit Don Bosco en rentrant. Préparez-lui un lit, maman... »



100 Et maman Marguerite adoptait les petits pauvres que son fils continuait à lui amener. Bientôt, ils furent cent cinquante qui garnissaient de haut en bas la maison Pinardi dont il avait fallu petit à petit louer toutes les chambres.

Pour rendre convenables leurs pauvres habits, Don Bosco, se souvenant de son apprentissage de tailleur, reprit l'aiguille. Tard à la veillée, il cousait et rapiéçait, malgré la fatigue de ses journées si remplies.



101 D'autres fois, il raccommodait leurs souliers, profitant de ce travail pour enseigner aux garçons le métier de cordonnier.

Mais ce qui le préoccupait, c'était d'apprendre à ses enfants l'Evangile.

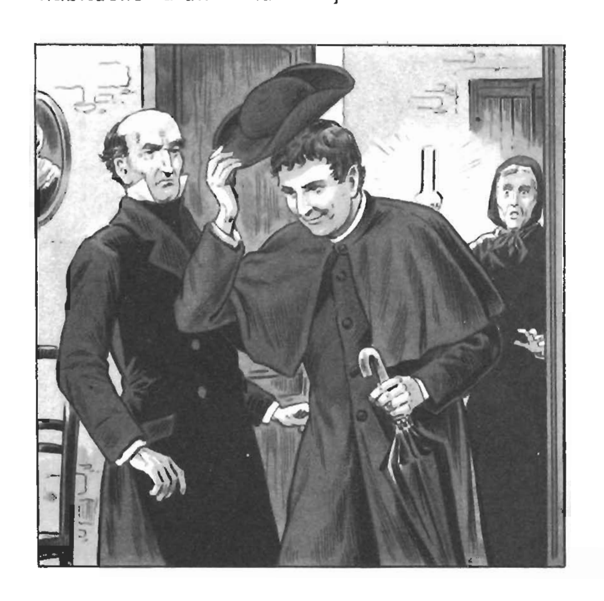
Un certain nombre d'entre eux savaient lire, mais ils lisaient n'importe quoi. On ne sait jamais le mal que peut faire à une âme la lecture habituelle d'un mauvais journal.



102 Il y avait bien des livres savants, mais aucun de ces enfants du peuple n'était en mesure de s'y intéresser.

Alors saint Jean Bosco, comprenant l'importance d'une presse qui puisse distraire ses enfants tout en les instruisant, se mit à passer ses nuits à composer des brochures et des almanachs.

Le Bon Dieu bénit son travail car ces ouvrages, rédigés dans un style alerte, plurent et firent du bien à beaucoup de gens.



103 Don Bosco ne reculait devant rien quand il s'agissait du salut d'une âme.

Une sorte de secte faisant en ce temps-là beaucoup de propagande dans les milieux populaires, un ancien du patronage s'était laissé entraîner par ceux que l'on appelait les « vaudois ». Don Bosco, apprenant qu'il était très malade, n'hésita pas à aller lui rendre visite. Justement un pasteur de la secte était là. L'abbé le salua puis alla droit au lit du jeune homme.



104 « Mon petit Pierre, que je suis heureux de te revoir !

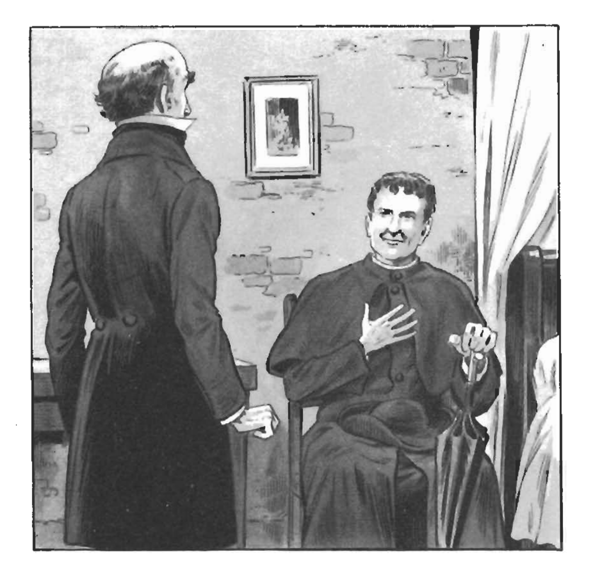
— Oh ! moi aussi, Don Bosco, répondit le jeune homme.

— Je pense que tu te repens, mon enfant? »

A ce moment-là, le pasteur intervint et dit à Don Bosco :

« Voulez-vous vous retirer d'ici ! »

Mais on ne chasse pas Don Bosco si facilement que cela...



105 « J'ai bien l'intention de rester, dit Jean Bosco. Attendez, je commence par m'asseoir.

— Vous ne savez pas à qui vous parlez !

— Mais si, Monsieur.

— Je suis Amédée Bert, le ministre vaudois.

— Moi, je suis Don Bosco, le Directeur du Patronage Saint François de Sales.

— Que voulez-vous à ce garçon ?

— Sauver son âme, simplement.

— Il est des nôtres aujourd'hui.



106 — Mais il était des miens hier. D'ailleurs, il choisira. Je ne forcerai pas sa conscience. »

Le pasteur ne put récuser cet appel à la liberté de pensée.

« Réponds. Que choisis-tu ? » demanda l'abbé.

« Oh ! vous ! vous, Don Bosco ! Je suis né catholique et je veux mourir catholique », répondit le jeune homme avec ferveur.

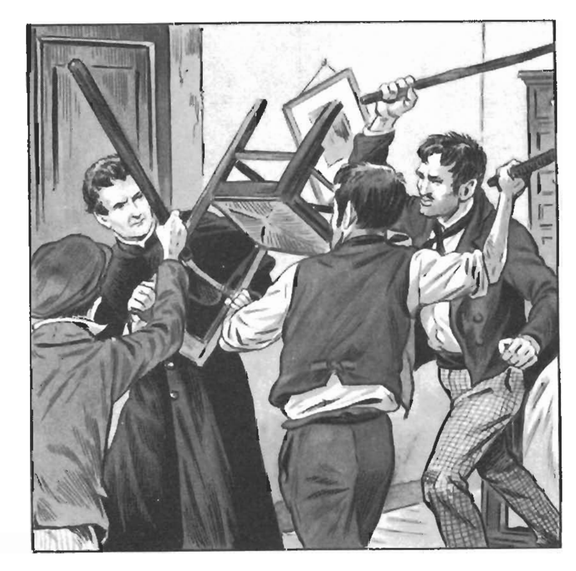
Les « vaudois » décidèrent de se venger.



107 Don Bosco fut guetté à tous les coins de rue. On l'insulta, on l'attaqua, mais il tint tête victorieusement à ses agresseurs.

Alors, un misérable tira sur lui un coup de pistolet à travers une vitre de la casa Pinardi. La balle frôla le bras de Don Bosco.

« Allons, dit en souriant le saint à ses petits gars terrifiés, continuons notre leçon, l'homme était mauvais tireur, ou plutôt la Sainte Vierge lui a fait manquer son coup... »



108 Une autre fois, on l'appela près d'un mourant et on voulut lui faire boire un verre de vin d'Asti. Mais Don Bosco, qui se méfiait, fit semblant d'offrir le verre au jeune homme qui l'accompagnait. A l'effroi des assistants, il devina que le vin était empoisonné.

Toujours sous prétexte d'un mourant à assister, les vaudois attirèrent alors Don Bosco dans une chambre où l'attendaient trois malandrins armés de bâtons. Mais le saint, se protégeant la tête avec une chaise, réussit à s'échapper.





109 Dieu décida alors d'intervenir d'une façon miraculeuse.

Désormais, chaque fois que le saint dut, pour ses courses charitables, aller dans des endroits dangereux, un grand chien mystérieux le suivit pas à pas. Il acceptait avec joie les caresses, mais disparaissait sitôt le danger passé.

Comme il avait un poil gris en broussaille, Don Bosco l'appela « le Grigio ».

110 Un soir, un bandit caché derrière un arbre tire un coup de feu sur Don Bosco. Il le manque. Avant qu'il puisse recommencer son geste, le Grigio se jette sur lui.

Une autre fois, les brigands se mettent à deux et coiffent Don Bosco d'un sac. Cette fois, il ne pourra pas échapper... Mais le Grigio débouche à toute allure, plante ses crocs dans la gorge d'un des assaillants. L'autre s'enfuit épouvanté.





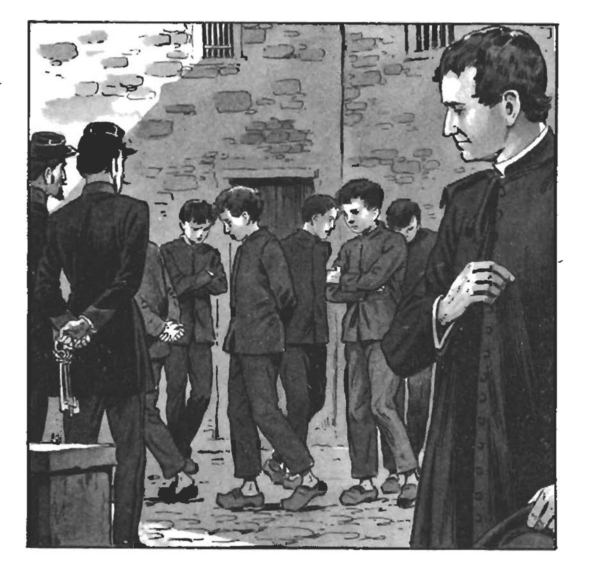
111 Une embuscade fut alors tendue à Don Bosco. Une douzaine d'hommes s'étaient jurés de se jeter sur lui lorsqu'il passerait. Mais le Grigio ne quittait pas le « Padre ». Au moment où ils se précipitaient sur lui le bâton levé, ils entendirent un tel grognement qu'ils prirent leurs jambes à leur cou et disparurent comme par enchantement.

Le Grigio était le grand ami des enfants du patronage, se laissant caresser et taquiner avec patience. Mais jamais il ne voulut accepter aucune nourriture.

112 Un autre soir, couché en travers de la porte, le Grigio empêcha résolument Don Bosco de sortir. Le saint renonça donc à son projet. Et bien lui en prit, car un quart d'heure plus tard on vint l'avertir qu'un complot avait été tramé contre lui pour l'assassiner.

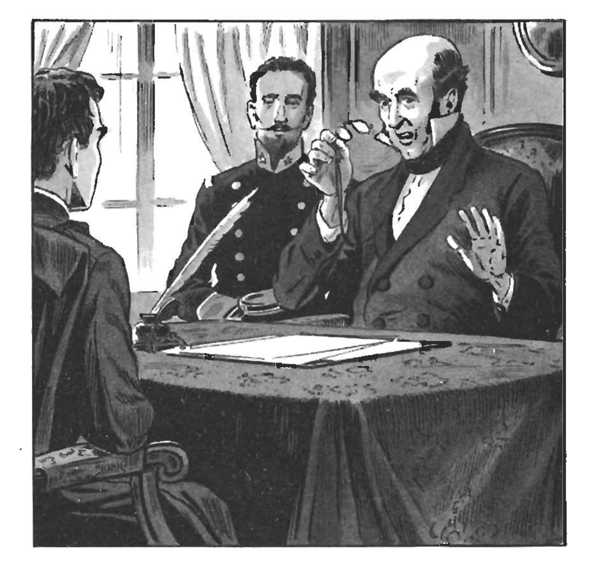
Un jour enfin, les vaudois, touchés de la bonté du saint, cessèrent leurs persécutions.

Alors, sa protection étant inutile, le Grigio ne revint plus.



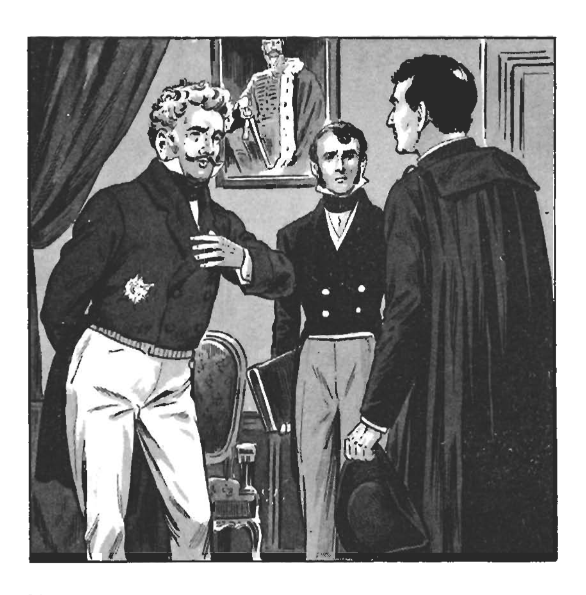
113 Parmi les enfants de Turin, il y en avait pour qui Don Bosco se sentait une pitié et un attachement particuliers. C'étaient les petits prisonniers répartis au nombre de trois cents dans les diverses prisons de la ville.

Cette année-là, il avait prêché la retraite pascale aux jeunes détenus de la prison générale. Emu de les voir prendre leurs courtes récréations dans des cours sans soleil, il résolut de leur procurer une bonne journée de grand air et de liberté.



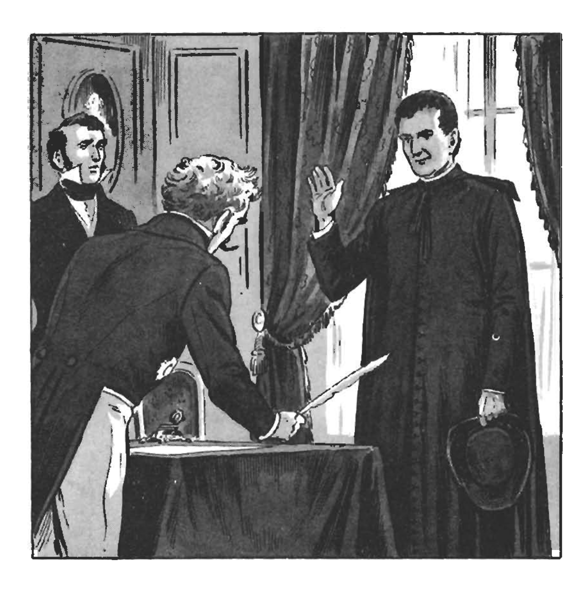
114 Il alla trouver le directeur des prisons et lui demanda la permission d'emmener, sous sa seule surveillance, les trois cents prisonniers pour une journée entière. A cette proposition audacieuse, le directeur s'écria : « Mais voyons, ce que vous me demandez là est impossible. Jamais cela ne s'est fait. Et puis, ils vont tous s'échapper... »

Mais Don Bosco n'était pas quelqu'un qui se laisse arrêter par les difficultés.



115 Sans se troubler, il demanda une audience au ministre Urbain Rattazzi. Ce n'était pas un ministre clérical, loin de là ! Mais il admirait beaucoup notre saint. Il trouva la proposition de Don Bosco un peu étrange mais, désireux de lui être agréable, il lui dit :

« Choisissez votre jour. Je vous donnerai les forces de police nécessaires pour encadrer tous ces vauriens...



116 — Non, Monsieur le Ministre, répondit Don Bosco, je ne veux personne. C'est la liberté tout entière que je vous réclame pour eux pendant toute la journée. Je vous promets de les ramener au complet pour le soir. »

Devant une telle affirmation, le ministre répondit :

« Faites comme vous voudrez. »

Et il donna une autorisation en règle.



117 C'est ainsi qu'un beau matin, les portes des prisons s'ouvrirent et que les trois cents petits détenus, rayonnants de joie, s'en furent à travers la campagne, sous la seule conduite de Don Bosco.

Un âne portait le déjeuner que l'on devait manger sur l'herbe.

Don Bosco organisa des jeux et raconta de belles histoires.



118 Ils étaient tous tellement heureux que, pour manifester leur reconnaissance, ils l'obligèrent à monter sur l'âne. Ils agitaient devant lui des bouquets de feuillage qu'ils avaient cueillis. Et Don Bosco rentra au milieu d'eux, comme Jésus le jour des Rameaux.

Personne ne manquait à l'appel. Les gardiens n'en croyaient pas leurs yeux.

Evidemment, pour réussir des coups comme cela, il faut être un saint !

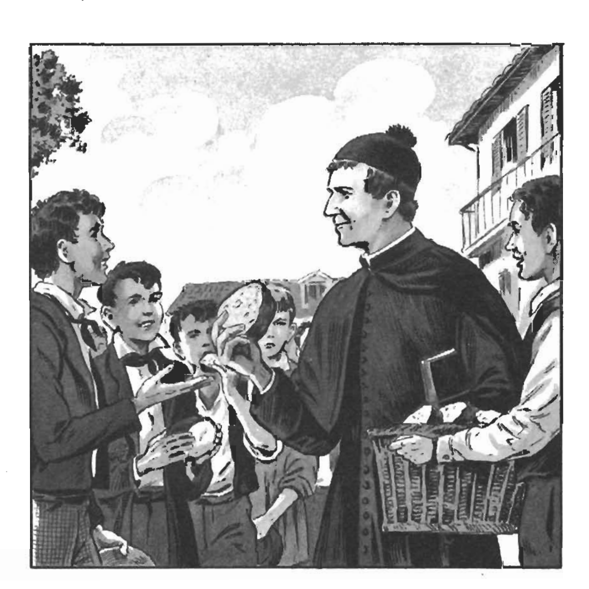


119 Le Bon Dieu accorda d'ailleurs à Don Bosco le pouvoir de faire des miracles.

Un jour, les trois cents écoliers de « l'Oratoire » sont en ligne pour recevoir chacun leur petit pain. Mais on doit au boulanger une grosse somme et celui-ci refuse de donner du pain tant qu'on ne l'aura pas payé. Et il n'y a plus d'argent dans la caisse...

« Apportez-moi les morceaux de pain qui restent », dit Don Bosco.

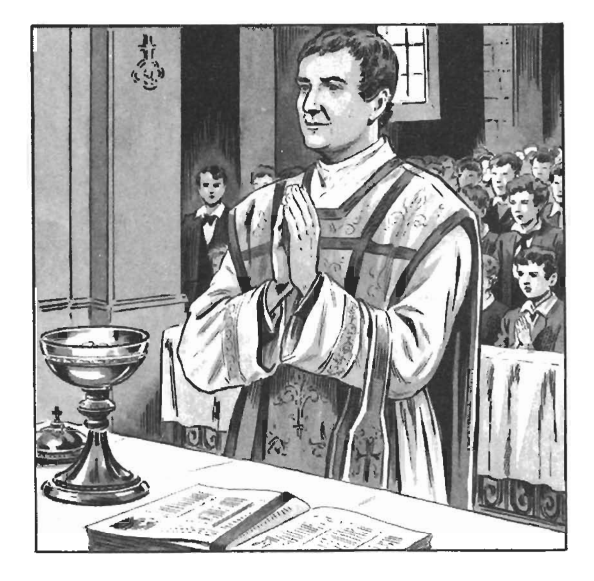
On lui apporte quinze morceaux.



120 « C'est bien », dit-il.

Et il commence, sans se presser, la distribution. Mais chaque fois, sa main tire du fond de la corbeille un morceau de pain pour ses enfants. Il en passe dix, il en passe vingt, il en passe cent. Chacun reçoit un petit pain. Lorsque tout le monde a défilé la corbeille n'est pas vide : il y a toujours les quinze premiers morceaux.

Dieu a renouvelé pour Don Bosco un des miracles de l'Evangile !



121 Une autre fois, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, au moment de distribuer la Communion, Don Bosco s'aperçut qu'il n'y avait dans le ciboire que quatorze hosties.

Il adressa au ciel une fervente prière et commença à distribuer les hosties.

Quand le dernier des six cents assistants eut communié, il restait encore quatorze hosties dans le ciboire...



122 Le miracle le plus éclatant de Don Bosco se produisit en faveur d'un petit gars de son patronage.

C'était un enfant vif et gai, nommé Charles. Un soir, il se sentit mal à l'aise et l'on s'aperçut avec effroi qu'il était atteint d'une grave maladie. En quelques heures, sa vie fut en danger. Dans son délire, le pauvre petit ne cessait de réclamer Don Bosco qu'il aimait beaucoup. Par malheur, celui-ci était en voyage.



123 Quand il revint, Charles, mort depuis plusieurs heures, était déjà cousu dans son linceul, suivant la coutume du pays.

Sa mère en larmes priait auprès de lui.

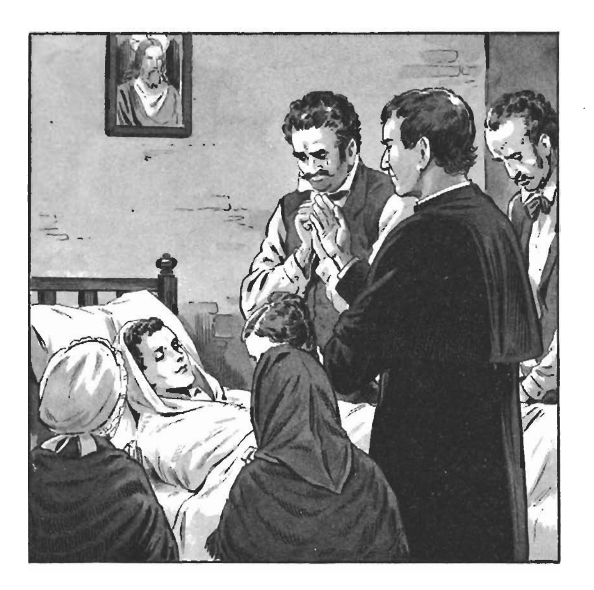
« Charles, lève-toi ! », dit le saint après avoir béni le petit cadavre et adressé à Dieu la plus fervente des prières.

L'enfant ouvre les yeux.



124 « Oh ! Don Bosco ! Depuis si longtemps que je vous réclame... J'ai cru que je descendais en enfer pour un péché grave que je n'ai jamais confessé. A vous seulement je pouvais le dire... Mais alors une belle Dame a chassé le démon en disant : Laissez-le tranquille, il n'est pas encore jugé. J'ai été délivré, et vous êtes venu... »

Il confessa sa faute et vécut encore deux heures.



125 « Aimes-tu mieux rester sur terre avec nous ou bien partir pour toujours au Paradis ? », lui demanda le saint.

« Oh ! je préfère partir au Paradis tout de suite, Don Bosco !

— Eh bien ! au revoir, mon fils ! »

Et lorsque, quelques instants après, l'enfant mourut, son beau visage calme s'éclaira d'un joli sourire. Ceux qui meurent en état de péché ont une mort triste. Ceux qui aiment Dieu meurent dans la paix et dans la joie.



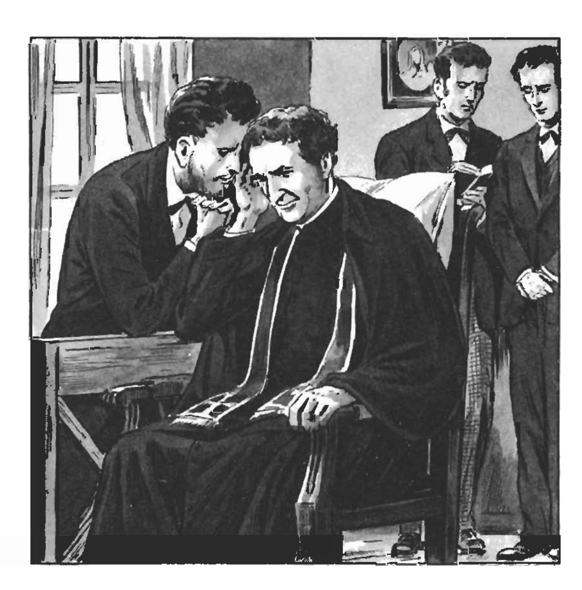
126 Une autre fois, Don Bosco prêchait une retraite dans une région ravagée par la sécheresse. Emu de leur détresse, il promit aux paysans de leur obtenir la pluie s'ils venaient nombreux prier la Sainte Vierge.

Le soleil brillait toujours lorsque Don Bosco monta en chaire pour le dernier sermon du dernier jour. « Vierge Marie, murmura-t-il, vous savez que j'ai promis la pluie en votre nom ! » Quelques minutes après, un orage que rien ne faisait prévoir vint rafraîchir les terres désolées.



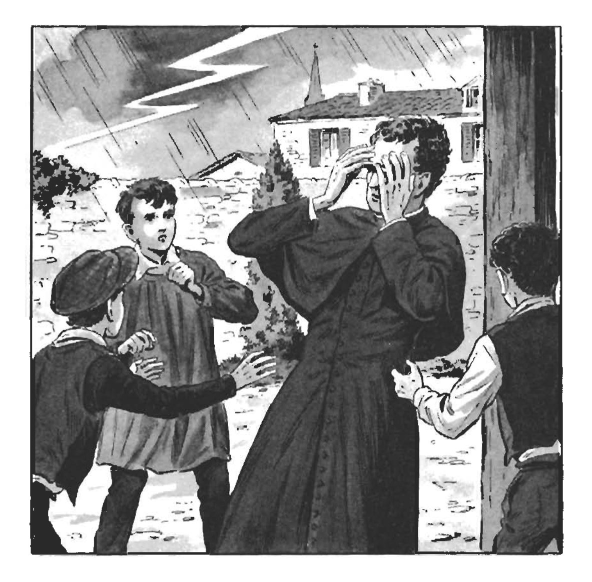
127 Don Bosco avait aussi le privilège de prédire certains événements. C'est ainsi qu'un jour il fit prier ses enfants en pleine promenade pour un de leurs petits camarades qui devait mourir subitement le même soir, à Turin...

Il lisait dans les cœurs comme dans un livre ouvert. Aussi certains enfants, s'imaginant qu'il voyait leurs fautes sur leurs fronts, enfonçaient-ils naïvement leur chapeau jusque sur leurs yeux.



128 Mais Don Bosco lisait même à travers le chapeau... et quelle joie pour ces pauvres petits de constater que si le prêtre lisait ainsi dans leurs âmes, ce n'était pas pour les gronder, mais pour leur rendre la paix et la joie !

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, le saint les reçut avec une inaltérable bienveillance. Déjà très malade et à bout de forces, il exigea qu'on laissât entrer dans sa chambre plusieurs de ses « grands » qui voulaient se confesser.



129 Mais de douloureuses épreuves étaient la rançon du bien qu'il faisait.

Sa belle santé, usée sans compter au service des âmes, s'altéra peu à peu. Un coup de foudre le rendit presque aveugle.

Malgré de terribles souffrances, il continua avec le sourire son travail écrasant.

Les soucis d'argent pesaient lourdement sur ses épaules.



130 Pour nourrir et habiller tant d'enfants, bâtir des classes et des dortoirs, il fallait des sommes énormes et le porte-monnaie du saint était souvent vide.

Cependant Don Bosco avait une confiance inébranlable. Et Dieu, qui répond toujours paternellement à la confiance de ceux qui Le prient, intervenait toujours d'une manière miraculeuse lorsque la situation était presque désespérée.



131 Un triste jour, maman Marguerite qui, malgré son grand âge, se dépensait sans compter au service de tous ses petits pensionnaires, sentit ses forces l'abandonner.

Quelque temps après, elle succombait à une pneumonie, couronnant par une sainte mort sa vie si vaillante et si dévouée.

La douleur de Don Bosco et de tous les pauvres enfants pour qui elle avait été une vraie maman faisait peine à voir.



132 Au petit jour, le saint s'en fut vers l'église de la Consolata.

« Vierge Marie, s'écria-t-il, vous voyez, je n'ai plus de mère, et j'ai beaucoup d'enfants. Voulez-vous avoir la bonté de prendre sa place, car sans une maman une famille n'est plus une famille... »

Et il fit désormais prier la Sainte Vierge sous le beau nom de Notre Dame Auxiliatrice, c'est-à-dire : celle qui apporte le secours.



133 Cependant, le nombre des pensionnaires de la casa Pinardi augmentait toujours. Ils étaient de deux sortes : les écoliers et les apprentis.

Pour les écoliers, il avait trouvé des professeurs qui donnaient l'instruction à ceux qui avaient des dispositions pour l'étude.

Les autres partaient au travail chaque jour, un pain sous le bras et cinq sous en poche.



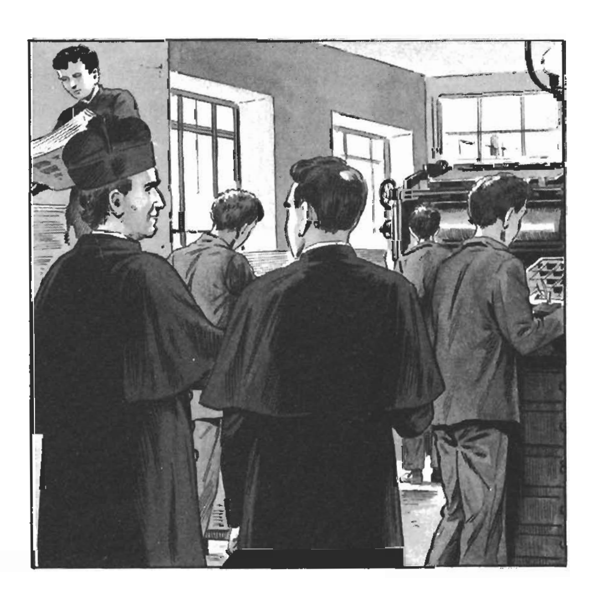
134 Mais saint Jean Bosco s'aperçut très vite que ces pauvres petits apprentis étaient souvent maltraités dans les ateliers où ils se rendaient. On les faisait travailler d'une manière beaucoup trop dure. On se servait d'eux comme domestiques et, au lieu de leur apprendre leur métier, on leur apprenait de vilains mots et de vilaines choses.

Alors, il prit une grande décision. Il organisa lui-même, à la casa Pinardi, une école d'apprentissage.



135 Don Bosco, quand il était jeune, avait dû remplir bien des emplois différents avant de pouvoir entrer au séminaire. N'avait-il pas été tailleur, menuisier, cordonnier, serrurier, relieur? Tout ce qu'on apprend quand on est jeune peut servir un jour ou l'autre...

Grâce à cela, Don Bosco put être le premier professeur de ses jeunes apprentis. Le Bon Dieu, d'ailleurs, bénit son idée : peu à peu, des bienfaiteurs s'intéressèrent à ces écoles ; il put construire de grands ateliers avec des machines modernes.



136 Comme Don Bosco était toujours préoccupé de répandre la vérité par les livres et la presse, il organisa des ateliers d'imprimerie.

Vers la fin de sa vie, il fut fier et heureux de pouvoir montrer à un jeune prêtre de Milan, venu lui rendre visite, les beaux ateliers typographiques de son école de Turin. Or, ce jeune prêtre était l'Abbé Ratti, qui devait devenir plus tard le Pape Pie XI, celui-là même qui le canonisa.



137 Parmi les enfants qui firent partie de l'œuvre de Don Bosco, il y en eut un qui s'appelait Dominique Savio. Extérieurement, rien ne le distinguait de ses petits camarades mais, tout en participant joyeusement à leurs jeux, tout en étant un modèle de travail en classe, il ne cessait de parler cœur à cœur avec Jésus. Il mourut à 15 ans, comme un saint. Et le Pape Pie XII, en le déclarant « bienheureux » en 1949, l'a proposé comme modèle aux enfants du monde entier [1].

(1) Dominique Savio a été canonisé le 12 Juin 1954. Un album, rédigé par l'Abbé Gaston Courtois, lui a été consacré dans cette collection.



138 En 1854, Don Bosco songea à grouper autour de lui les jeunes professeurs qui s'occupaient de ses enfants avec tant de dévouement.

Il donna à leur future communauté le nom de Salésiens, en l'honneur de saint François de Sales qu'il vénérait particulièrement.

Puis, le 25 mars 1855, jour de l'Annonciation, il reçut les vœux du premier novice, un de ses enfants, le petit Michel, devenu l'Abbé Rua.



139 En 1863, les Salésiens n'étaient que 39. Actuellement, ils sont plus de 16.000, répandus à travers le monde entier.

Continuant l'œuvre de leur Fondateur, les religieux salésiens ont aujourd'hui des écoles modernes, où les jeunes apprentis reçoivent une instruction technique excellente, non seulement en Europe, mais jusque dans les pays de mission les plus éloignés. Au Katanga, par exemple, grâce aux religieux salésiens, des petits noirs africains impriment en français une jolie revue missionnaire.



140 Jusqu'alors, Don Bosco ne s'était occupé que des garçons. Mais la Sainte Vierge lui fit comprendre qu'il ne devait pas négliger les petites filles. « Elles sont aussi mes enfants, dit-elle, prends-les, je te les donne... »

Il y avait, dans un petit village où saint Jean Bosco avait organisé pour ses enfants une colonie de vacances, une jeune paysanne si robuste que, disait-on, elle travaillait comme un homme.



141 Elle s'appelait Marie-Dominique Mazzarello. Elle était non seulement laborieuse mais aussi très charitable et, en allant soigner une malade, elle contracta une fièvre typhoïde. Elle avait à ce moment-là 23 ans.

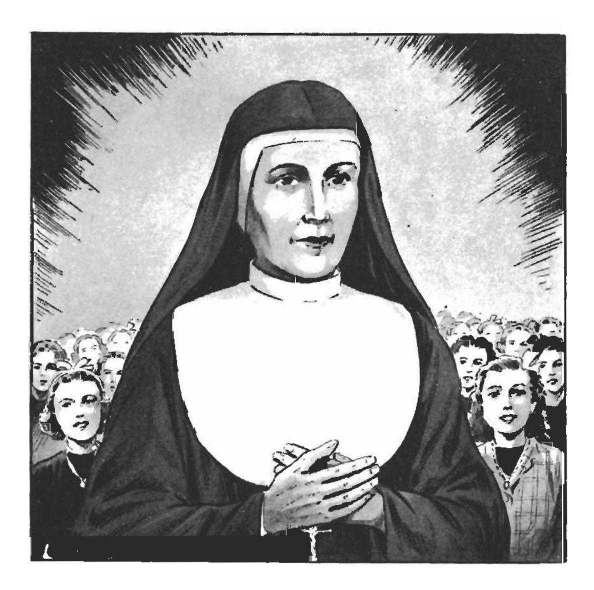
Elle faillit mourir. Grâce à des soins vigilants, et peut-être aussi à la prière de saint Jean Bosco, elle fut guérie. Mais désormais elle devait renoncer aux travaux des champs.



142 C'est alors qu'elle eut l'idée de fonder, avec une de ses amies, un ouvroir pour apprendre la couture aux fillettes du pays, puis un patronage de jeunes filles, et enfin un orphelinat pour les fillettes qui n'avaient plus de maman.

En octobre 1855, en voyant passer saint Jean Bosco à la tête de sa colonie de vacances, elle pensa :

« Voilà le prêtre qui va m'aider à faire la volonté du Seigneur... »



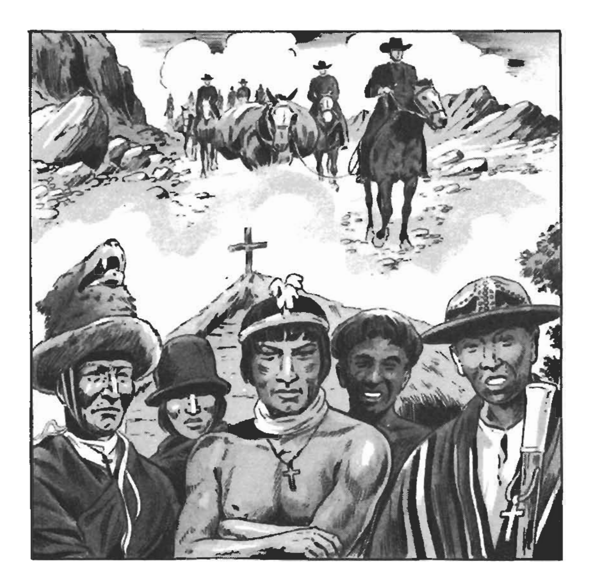
143 Saint Jean Bosco allait en faire, en 1872, la Fondatrice et la Supérieure Générale de la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice, qui se dévouent auprès des petites filles comme les Salésiens se dévouent auprès des garçons.

Marie-Dominique Mazzarello a été canonisée par le Pape Pie XII, le 24 juin 1951.



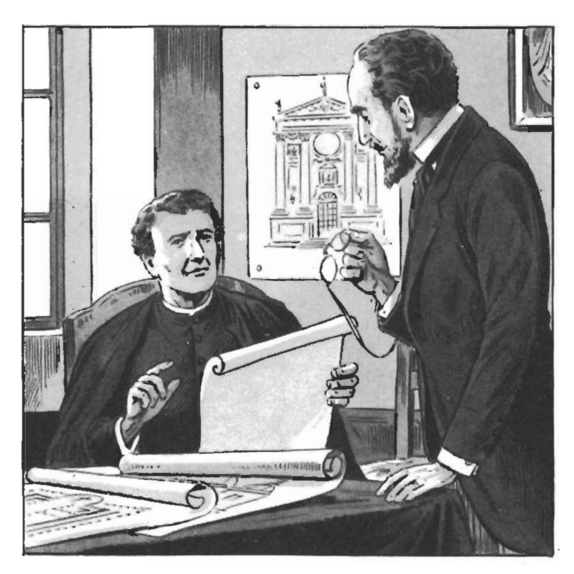
144 Don Bosco avait toujours eu le désir de conquérir à Dieu le plus grand nombre d'âmes possible, et il ne pouvait regarder sans émotion la carte du monde où il y avait encore tant de païens.

Un jour, l'archevêque de Buenos-Aires lui demanda des missionnaires pour les régions situées au sud de la République Argentine. Aux descriptions qu'il lui en fit, le saint reconnut les peuplades qu'il avait souvent vues en songe et où Dieu lui demandait d'envoyer ses religieux.



145 Le 11 novembre 1875, sous la conduite du Père Cagliero, quatre prêtres et six frères salésiens partirent pour les terres lointaines de l'extrême-sud américain.

Malgré des difficultés considérables, les missionnaires obtinrent des conversions, même dans les peuplades encore sauvages. Et, actuellement, ils ont des collèges et des patronages prospères en Argentine, au Paraguay et au Brésil.



146 Aux innombrables tâches qu'il menait à bien, Don Bosco ajouta la construction de plusieurs églises.

L'église Saint François de Sales avait d'abord remplacé la chapelle du hangar Pinardi, devenue trop petite. Mais bientôt elle ne suffit plus elle-même à contenir les foules qui auraient voulu recourir au saint.

C'est alors que Don Bosco décida d'élever une basilique en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice.



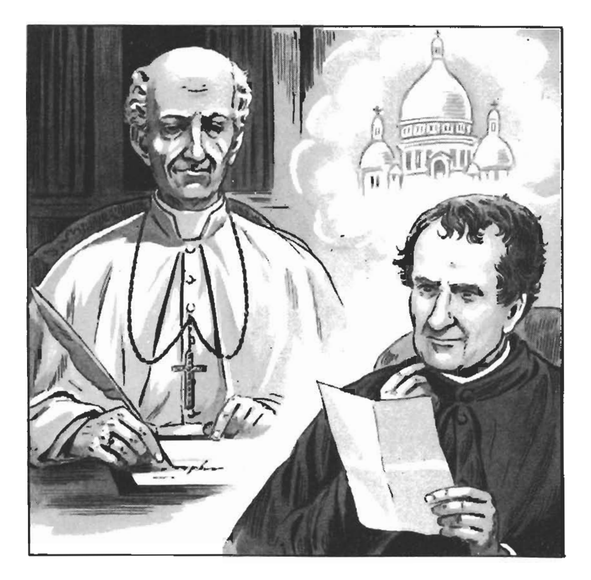
147 Au début des travaux, il ne put donner à l'architecte stupéfait qu'un acompte de... 8 sous ! Mais il avait une confiance absolue dans la Sainte Vierge. Et la Sainte Vierge répondit pleinement à cette confiance : les secours arrivèrent toujours de façon inattendue ; les bienfaiteurs, qui avaient bénéficié des miracles du saint, se multiplièrent et, en juin 1868, l'archevêque de Turin consacrait l'immense et magnifique église.



148 La coupole était surmontée de la belle Vierge dorée que le saint avait vue en songe vingt ans auparavant.

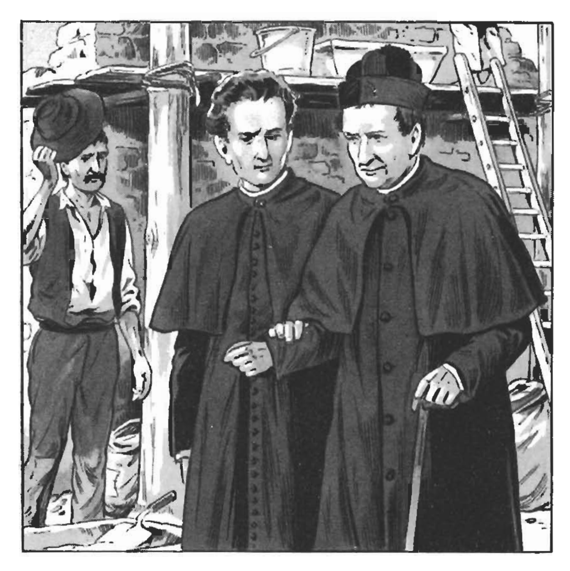
Don Bosco voulut que la dernière pierre de la construction soit scellée par une main d'enfant. Il monta lui-même avec le petit Emmanuel Fassati jusqu'au sommet du dôme, au milieu des acclamations d'une foule immense.

Cette église fut miraculeusement préservée pendant les terribles bombardements de 1943.



149 Don Bosco songea à construire une église dans un autre quartier pauvre et ouvrier. Ce fut l'église Saint-Jean-l'Evangéliste, achevée en 1882.

Le Pape Léon XIII, qui désirait avoir à Rome une basilique du Sacré-Cœur comme il y en avait une à Paris, fit appel à Don Bosco pour la construire. C'était une tâche rude, d'autant plus que Don Bosco était âgé et malade, mais il se mit à chercher le demi-million mensuel nécessaire à l'entreprise.



150 Vers la fin des travaux, l'argent vint à manquer et Don Bosco ne savait plus à quelle porte frapper. Les travaux allaient être arrêtés. Et ce serait encore des ouvriers mis en chômage !

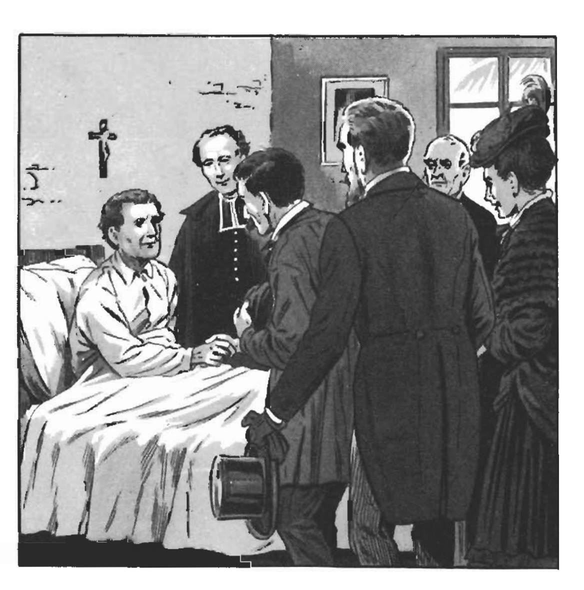
Il eut alors l'idée de faire appel au cœur généreux de la France. Il avait 70 ans. Sa vue avait beaucoup baissé. Pour marcher il devait s'appuyer sur une canne ou sur un bras ami.

Mais il se sentait poussé à venir dans ce pays qu'il aimait particulièrement.



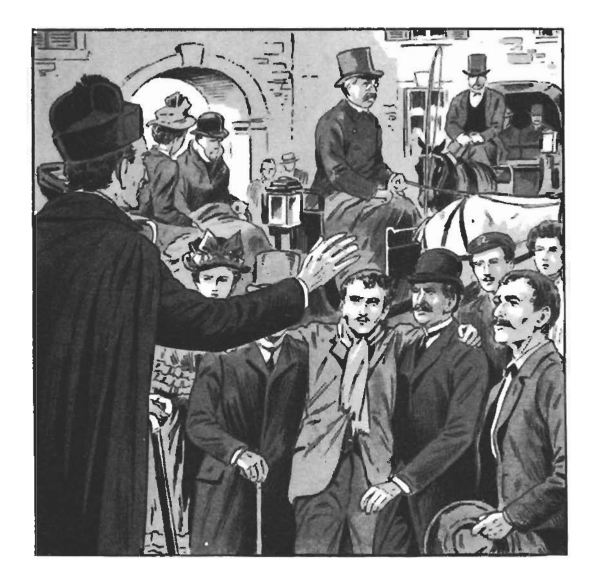
151 Déjà, il était très connu, car on avait entendu parler des miracles qu'il avait faits. Aussi, dans toutes les villes où il passa, des foules nombreuses se rassemblèrent pour le voir et recevoir sa bénédiction.

Beaucoup de personnes demandèrent même à être reçues par lui, pour lui remettre leurs aumônes en faveur de ses œuvres, mais aussi pour solliciter ses prières et entendre de sa bouche une parole qui les aiderait à mieux aimer Notre Seigneur.



152 Il lui arriva quelques aventures :
A Nice, en passant le Paillon, qui était grossi par les pluies des jours précédents, il fit un faux pas, tomba à l'eau et prit un bain inattendu.

Comme il ne possédait qu'une seule soutane et que les Salésiens de Nice, qui l'hébergeaient au patronage Saint Pierre, étaient dans la même pauvreté, il fut obligé de se mettre au lit pour recevoir avec bonne humeur les visiteurs qui l'attendaient.



153 A Toulon, il habitait chez un grand ami, le Comte Colle, dont le fils mort saintement quelques années auparavant lui apparaissait souvent en songe et lui donnait des conseils de la part du Seigneur.

A Marseille, une foule considérable l'attendait. A chaque instant dans la cour de la maison qu'il habitait, entraient des voitures chargées de malades plus ou moins gravement atteints. Et beaucoup s'en retournaient guéris.



154 Il demeura dix jours à Lyon, où il voulut d'abord faire un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière. La foule remplissait la basilique et la place du Parvis, tellement elle était avide de voir celui qu'on appelait déjà « l'homme de Dieu ».

Un enfant avait demandé la grâce de lui servir la messe. C'était le petit Jean Courtois, que Don Bosco avait guéri miraculeusement d'une paralysie qui le tenait depuis des mois étendu sur une chaise-longue.



155 C'est à Paris que Don Bosco reçut l'accueil le plus enthousiaste. Il y fit deux séjours. Le premier du 18 avril au 5 mai, le deuxième du 16 au 26 mai de l'année 1883.

En quelques semaines, Don Bosco reçut des milliers de visiteurs, prêcha un nombre incalculable de fois, et partout les âmes s'ouvraient à lui. D'un seul mot il leur montrait qu'il lisait en elles et donnait la solution aux questions qu'elles se posaient.



156 Plusieurs miracles attirèrent sur lui l'attention de la presse. Les journaux parlèrent de lui avec admiration.

Dans toutes les églises et dans toutes les maisons où passait Don Bosco, des sommes considérables, venant aussi bien des pauvres que des riches, lui étaient remises pour les œuvres dont il avait la charge.

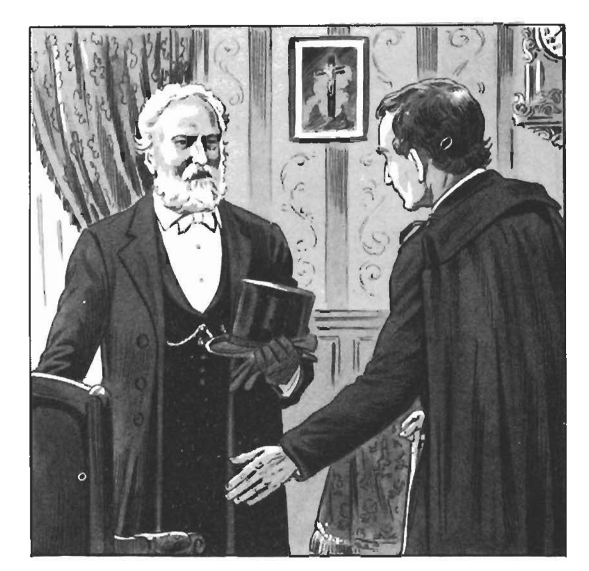
Dans les églises les plus grandes de Paris, aussi bien à la Madeleine qu'à Saint Sulpice, la foule se pressait comme aux grandes fêtes.



157 Un jour, Don Bosco alla rendre visite à un libraire, M. Josse, qui habitait 31 rue de Sèvres, près du Bon Marché.

Dès qu'on sut qu'il était là, une foule assaillit la librairie. Bientôt la rue fut noire de monde. Quand le saint voulut partir en voiture, il lui fut impossible d'avancer. Alors quelqu'un cria : « Don Bosco, donnez-nous votre bénédiction ! »

La saint vieillard se dressa dans la voiture en disant : « Oui, je vous bénis tous, mes chers amis. Et avec vous je bénis la France. »



158 Don Bosco se trouvait à l'Œuvre des Orphelins d'Auteuil, chez son ami l'Abbé Roussel, quand on lui annonça la visite d'un vieillard qui, au début, ne voulut pas dire son nom. Cet homme, qui s'affirmait incrédule, était tout de même dans l'inquiétude. Don Bosco le reçut avec bonté mais insista sur la gravité du sort éternel.

Quelques jours après, le visiteur venait le retrouver et lui dit : « Cette fois-ci, je crois à l'immortalité de l'âme. Je crois en Dieu. »

Le bruit se répandit que ce visiteur était Victor Hugo.



159 Don Bosco visita d'autres villes de France : Lille, Amiens, Versailles, Dijon. Partout il reçut le même accueil.

Il rentra à Turin bien fatigué.

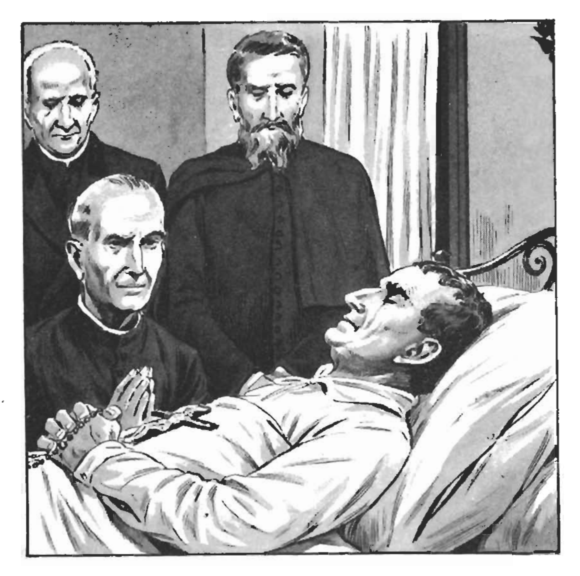
Quelques semaines après pourtant, il se rendit en Autriche, appelé avec insistance par le Comte de Chambord qui était malade, et obtint une amélioration passagère de son état.

Puis, l'année suivante, Don Bosco fit un voyage en Espagne.



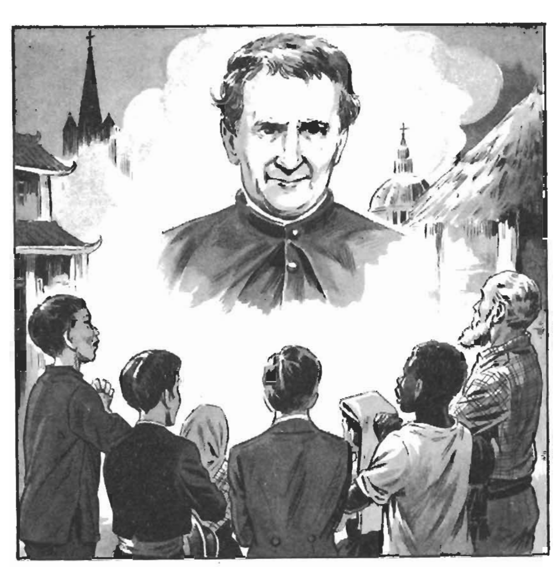
160 Grâce à l'argent recueilli dans ses voyages, il put achever les églises commencées.

Mais il s'était usé jusqu'à la corde au service du Seigneur. Vers la fin de l'année, il lui fallut s'aliter. Pendant tout le temps de sa maladie, ce fut un défilé ininterrompu de visiteurs appartenant à tous les milieux sociaux. Chacun voulait recevoir un dernier conseil de celui que déjà on n'appelait plus que « le saint ».



161 L'une de ses dernières paroles fut celle-ci: « Dites à mes enfants que je les attends tous au Paradis, et recommandez-leur toujours une grande dévotion à l'Eucharistie et à la Sainte Vierge. Ainsi, ils n'auront jamais rien à craindre. »

Le 29 janvier 1888, en la fête de saint François de Sales qu'il avait tant aimé, Don Bosco entra en agonie. Il avait choisi Don Michel Rua pour son successeur et, après une dernière bénédiction à tous les assistants, Don Bosco mourut le 31 à 4 heures du matin.



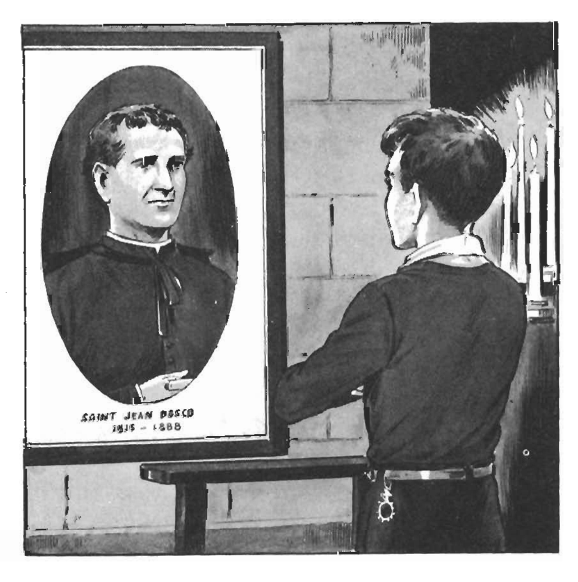
162 Les funérailles eurent lieu le 2 février dans l'église de Marie Auxiliatrice, devant une foule considérable. C'était à la fois un deuil national pour l'Italie et un deuil mondial pour tous les pays qui, ayant reçu chez eux les religieux salésiens, avaient compris tout ce qu'ils devaient au saint Fondateur.

Partout on se mit à le prier, et les miracles se multiplièrent tellement que sa cause de béatification ne tarda pas à être introduite à Rome.



163 Ce fut le Pape Pie XI qui le proclama « bienheureux » en 1925 et le canonisa le jour de Pâques 1934. Au soir de ce beau jour, pour la première fois, la basilique de Saint Pierre s'illumina en l'honneur de ce petit pâtre des Becchi, devenu l'un des plus grands saints de l'Eglise triomphante.

A une époque où tant d'hommes ne pensent qu'à leurs intérêts et vivent en égoïstes, saint Jean Bosco, par sa vie, rappelle qu'il n'y a que Dieu qui compte et ce qu'on fait pour Lui.



164 Ami lecteur, dans tes difficultés, prie saint Jean Bosco de faire passer en toi quelque chose de sa foi ardente, de sa charité toujours souriante, de sa ténacité victorieuse.

Prie-le également pour que se multiplient à travers le monde les vocations d'apôtres de la jeunesse et de l'enfance. Et maintenant demande-toi si Dieu ne t'appelle pas, toi aussi, à imiter ce grand saint, dans la belle vie qui fut la sienne.

Table des matières



TOUS RENSEIGNEMENTS PEUVENT ÊTRE FOURNIS...

SUR LES PÈRES SALÉSIENS, par :

- Les Œuvres et Missions de Don Bosco,
  393 *bis*, rue des Pyrénées - 75020 Paris.
- Les Œuvres et Missions de Don Bosco,
  14, rue Roger-Radisson - 69322 Lyon Cedex 1.
- Les Œuvres et Missions de Don Bosco,
  270, chaussée de Stockel - 1200 Bruxelles (Belgique).



SUR LES SŒURS SALÉSIENNES, par :

- La Révérende Mère Provinciale des Sœurs de Don Bosco,
  70, rue des Haies - 75020 Paris.
- La Révérende Mère Provinciale des Sœurs de Don Bosco,
  7, boulevard Jean-Jaurès - 83270 St Cyr sur Mer.

